

L'ordinateur cérébral

"La machine est un animal pour l'homme", "La machine est un animal pour l'homme"... D4 -d5 ; c4-c6 ; Ff4. Arrêtez ! Stoppez-là, vous êtes mat en 199 coups dans toutes les variantes. Il tournait en rond dans la pièce. Et rien ne pouvait l'empêcher de sortir de ses pensées. Sauf quand il s'écroulait, épuisé. Ou alors mangeait un morceau de ce que son épouse, désespérée mais toujours solidement à ses côtés, lui apportait. Les crises étaient pratiquement devenues quotidiennes.

Hal Natchwey était un joueur d'échecs. Et pas n'importe quel joueur d'échecs. Un champion. Le champion du monde. Sans doute le meilleur joueur de tous les temps. La gloire il l'avait atteinte. Mais tout le monde savait maintenant. Savait que ce n'était plus un humain comme les autres. Et ses capacités de calcul démentielles avaient une raison. Il était un homme-machine.

Cette implantation cérébrale ressemblait à un pacte avec le diable : le saint-Graal puis la chute éternelle. Un Faust contemporain, un Frankenstein de l'intérieur. Plus rien ne semblait pouvoir lui venir en aide. Son cerveau tournait parfois comme la terre autour du soleil sans connaître le repos. Même dans ses songes, il lui arrivait de penser, résoudre, calculer. Comme dans une hypnose surexcitée. Dire que sa vie était devenue un enfer était un doux euphémisme...

Pourtant tout avait bien commencé...

A 25 ans à peine, il avait fasciné le monde des 64 cases et le reste de la planète en écrasant Philippe Daure, ce Français qui dominait presque sans partage l'univers du Noble jeu. Comment un Grand-maître international (GMI) sans grande envergure était passé de la 72e place mondiale à la 2e puis au titre en l'espace de dix-huit mois. Une énigme comme l'histoire des échecs, pourtant peu avare en exploits en tout genre, n'en avait jamais connue.

"Au génie", "C'est le plus grand", criait-on. Même si certains s'interrogeaient, personne n'imaginait la vraie raison de cette foudroyante montée en puissance. Rien ne lui résistait : la presse l'encensait, à part quelques journalistes "grincheux" que l'on pensait jaloux de son succès ; mariage avec la sublime violoncelliste Hélène Petrossian qui portait le nom d'un ex-champion du monde sans qu'aucun lien familial ne la rattachât à Tigran Pétrossian. Il était bien évidemment riche, très riche. Les sommes rapportées par le titre mondial et les tournois fortement rémunérés le laissaient à l'abri du besoin, Hélène et lui. Pour plusieurs décennies. Et il coulait paisiblement des jours heureux en Espagne avec sa dulcinée, elle, Arménienne.

La belle vie

Alors oui il y avait bien ces petits maux de tête qui, parfois, le fatiguaient un peu et l'obligeaient à se plonger dans des études échiquéennes ou dans des réflexions philosophiques car son cerveau alors s'allumait à la façon d'une explosion nucléaire dans une nuit noire. Il s'était même décidé à apprendre par cœur des pans entiers du dictionnaire de sa langue natale : le Hongrois. Un peu comme Vasily Ivantchouk avec le dictionnaire ukrainien. Un journaliste avait raconté l'anecdote dans Europe Échecs : *"J'ai vu Ivantchouk à l'aéroport d'Amsterdam, juste après la fin d'un tournoi majeur qu'il avait remporté, en train de débiter chaque mot et chaque définition. Il m'a tout juste salué de la main sans s'arrêter. Je n'ai pas osé l'interrompre. Dans l'avion, il continuait mais cela n'avait l'air de surprendre personne..."*

Ces douleurs cérébrales n'avaient pas la force destructrice qu'elles prendront plus tard. Mais elles obligeaient Hal à remettre en branle le duo infernal des synapses et des neurones. Même les problèmes échiquéens ne suffisaient plus. Ils se mettaient à penser, à tenter de résoudre

des problématiques philosophiques, en se souvenant de ces trois années de fac à étudier Platon, Descartes, Kant ou encore Hegel. Le champion avait passé toute une nuit sur celle de la liberté. Son épouse, qui dormait à ses côtés, ne s'était rendu compte de rien.

Il avait les yeux fermés et donnait l'impression d'être tombé dans les bras de Morphée. Mais il n'en était rien. Des tourbillons de réflexions l'envahissaient. Sur la liberté, Hal avait conclu au bout de cette insomnie hyperactive que chacun de nos gestes était à la fois implacablement déterminé et infiniment libre. Une sorte de synthèse entre les écrits de Descartes, Spinoza et Leibniz. Une impasse et une solution indépassable.

Détermination et libre-arbitre étaient comme le carburant et le moteur qui permettaient de produire toutes les actions. Les deux faces d'une même pièce. C'était définitif. Pour lui, pas d'autres voies possibles. Alors qu'il s'attaquait à décortiquer la notion d'altruisme, il sentit Hélène se réveiller et commencer à ouvrir les yeux. Heureusement son mal de crâne ne le menaçait plus. Il pouvait alors se lever, embrasser sa femme et se mettre à table avec elle pour petit-déjeuner. Trois gestes presque mécaniques et qui ne lui demandaient aucun effort intellectuel après ce feu d'artifice cérébral. Il pouvait dès lors tabler sur des semaines de relative accalmie.

«Tu as bien dormi Hal ? »

- Oui. J'ai juste eu un peu de mal à trouver le sommeil

- Quelque chose te tracasse mon chéri ?

- Non ne t'inquiète pas. Tout va bien Hélène.

À cette époque, sa vie était encore belle, très belle même. Il pouvait goûter aux joies de la célébrité bien au-delà de ce petit quart d'heure warholien. Encensé dans le présent, il était dorénavant sûr de marquer l'histoire du jeu d'échecs. Il aimait sa femme avec laquelle il envisageait d'avoir des enfants. Mais pas tout de suite. Elle et lui menaient leur carrière tambour battant : sur scène ou à travailler ses gammes pour Hélène ; en face d'adversaires redoutables mais peu redoutés – et pour cause - par Hal.

C'est à peine s'il se souvenait de ce qui s'était passé quelques années auparavant. Ce voyage en Chine qui avait tout changé. Cette opération inédite, à l'abri de toute caméra ou regard indiscret. Ce moment clé qu'il arrivait petit à petit à effacer de sa mémoire ou plutôt à enfouir comme un feu recouvert de cendres dont l'incandescence était invisible mais bel et bien là. Une lumière enfermée dans un trou noir. Il en savait quelque chose lui dont la jambe avait glissé dans un tas de cendres, en voulant récupérer un ballon de foot, et atteint les braises souterraines. Hal en était ressorti avec d'impressionnantes cloques. Il ne comptait, à cette époque, pas plus que dix ans.

L'homme augmenté ?

"C'est du passé"; "ils ont fait de moi leur cobaye volontaire, je ne leur dois rien"; "je suis encore un homme non ?"; "un nouvel homme"; "l'homme du futur" ou "l'homme augmenté", "celui qui va advenir", se disait-il rapidement pour clôturer le débat avec lui-même et balayer d'un revers de main cette problématique. «Elle concernait, résumait-il, avant tout l'Humanité et son Histoire avec un grand H.» Pas encore écrite mais en train de se dérouler comme on déroule un tapis rouge le long d'un tarmac. Lui n'était qu'une sorte de préface en train d'être rédigée. Pas un simple brouillon mais pas encore cette perfection possible. Un précurseur volontaire comme le premier homme à qui on a implanté un cœur. Sauf que lui, Hal, n'était pas malade et son appareillage, resté secret pour pratiquement tout le reste de la Planète, ne servait pas à

prolonger sa vie. Il avait pour seule finalité de le rendre imbattable aux échecs. C'était son but à lui mais quel était celui des savants (fous ?) qui l'avaient convaincu et réussi une implantation défiant les lois de l'organisme vivant ? Il devait bien le savoir. Ce n'est pas possible, il n'avait pas pu ne pas les questionner. Lui avaient-ils administré une substance qui avait rendu complètement flou cet épisode décisif de son existence ? Où est-ce cette fameuse force de l'oubli qui lui avait fait propulser au fin fond des abysses de sa mémoire ce vécu exceptionnel ? Pas de réponse. Il n'en cherchait de toute façon pas.

En tout cas, il ne se souciait guère des conséquences présentes et surtout futures. De ce qu'on a coutume d'appeler des dégâts collatéraux, voire périphériques. Mais ces inconvénients peuvent parfois devenir majeurs et prendre largement le pas sur les bénéfices voulus. Hal ressemblait à cette chèvre de Monsieur Seguin qui ne voit pas arriver la nuit même quand le soleil s'approche dangereusement de la montagne derrière laquelle il va disparaître.

Il invoquait Épicure ou encore les Stoïciens dont la trame philosophique consiste à *"vivre le présent"* sans être tourmenté par le passé ou angoissé par l'avenir. C'était bien sûr une vision simpliste de ces pensées complexes mais ça l'arrangeait bien et il ne cherchait donc pas à approfondir la question. Pourtant sa machine cérébrale – elle ne pensait pas mais sa vitesse de calcul permettait de dénouer les problématiques aiguës – et ses études lui auraient permis de ne pas se contenter de rester à la surface. Mais, dans ce cas précis, toute plongée dans les profondeurs de la réflexion lui serait néfaste, voire fatale, pensait-il. Mieux valait en rester là. Le plus longtemps possible.

Hal. Hal Natchwey. Hal Natchwey, le champion du monde

En attendant, il enchaînait les tournois, les gains. Bien évidemment, Hal était loin d'être stupide et commettait volontairement des erreurs, perdait ou annulait de rares parties pour que ses triomphes n'aient pas l'air d'être encore plus surnaturels. Sa main droite était libre de jouer autre chose que le meilleur coup. Le champion s'est même payé le luxe de n'être que second au tournoi d'échecs de hauts fourneaux à Wijk aan Zee. Laissant ainsi pendant quelques semaines la vedette au vainqueur pour ensuite mieux étouffer cette feinte concurrence. Cette adversité était, en effet, trompeuse car en réalité sa capacité de calcul lui permettait de gagner quand il voulait, où il voulait. Cela ne souffrait aucun doute.

Des spécialistes s'échinaient à comparer ses coups sur l'échiquier avec ceux joués par les plus puissants ordinateurs connus de l'époque. Rien d'anormal n'apparaissait. Sa stratégie n'était pas calquée sur l'un d'eux. Elle était plus puissante et tout autre. C'était très étonnant mais que pouvait-on lui reprocher ? A chaque tournoi, on passait sur l'ensemble de son corps les habituels détecteurs de métaux, de haut en bas. Pour savoir si un microscopique ordinateur ne serait pas planqué dans l'un de ses vêtements, ses lunettes, la doublure de sa veste, ses chaussures ou même à l'intérieur de ses fesses. Rien ne sonnait, pas d'alarme. Tout avait l'air clean. *"Je me sens un peu dans la peau de Lance Armstrong jamais confondu lors de ses sept victoires sur le Tour de France"*, se disait-il à lui-même. Et ça le faisait intérieurement sourire. Juste quelques secondes car il effaçait aussitôt cette impression pour se concentrer sur les 64 cases que compte la planche à déplacer les pièces. Cette tricherie indétectable, il n'en avait cure. Il était Hal. Hal Natchwey. Hal Natchwey, le champion du monde, lançait-il insolemment, et en lui-même, à la face du monde. Et *"il vous emmerde" !*

Homme/machine ne font qu'un

Des années plus tard, bien après la révélation de cette supercherie de haute-volée, des spécialistes s'étaient demandé comment était prise la décision de jouer tel coup plutôt qu'un autre. La machine n'était-elle qu'une force de calcul et se contentait-elle de mettre à la disposition du GMI les meilleurs choix possibles ? Hal était-il le seul à décider de la stratégie à suivre à partir de ce supercalculateur, infiniment plus petit mais infiniment plus puissant que ceux dont se servaient les météorologues pour déterminer où les tempêtes allaient frapper ? Ils avaient fini par comprendre ce qui pouvait paraître insensé : le champion devant l'échiquier ne faisait qu'un avec son organe artificiel. L'ordinateur de bord n'était plus un ajout mais une donnée consubstantielle. Ils choisissent, ils pensent. Une seule et même entité était aux commandes. Ce n'était plus l'homme et la machine mais bien l'homme-machine. Un peu comme ce robot intuitif dans la nouvelle d'Asimov, "L'intuition féminine". À cette différence de taille que la base de départ était bel et bien un être organique et pas de simples pièces métalliques. Et que le dernier geste : prendre la pièce et la déplacer était là un mouvement purement humain. Les démiurges inconnus avaient-ils pensé en arriver là ou bien était-ce une conséquence imprévue ? Le problème resterait entier...

Le Fischer random

La chance de Hal, c'était aussi que la forme traditionnelle des échecs avait pratiquement été abandonnée dans les forts tournois opposants des GMI et dans les cycles du championnat du monde. Maintenant, avant le début de chaque partie, aucun des deux joueurs ne savait comment seraient positionnées ses pièces de la première rangée. On appelait cette variante du jeu le Fischer (du nom de son inventeur, le génie américain des échecs) random ou encore Chess 960 ; 960 parce qu'il y a 960 positions de départ possibles contre une seule dans le jeu d'échecs traditionnel. C'est ainsi que la connaissance des ouvertures revêtait une importance bien moindre et que la capacité à bien calculer devant l'échiquier, en direct, prenait beaucoup plus de poids. En clair Hal n'avait pas besoin d'étudier les dernières nouveautés théoriques pour faire croire qu'il travaillait beaucoup. On ne pouvait pas alors se demander comment il faisait pour mieux s'en sortir dans n'importe quelle ouverture face à des spécialistes de la défense sicilienne ou de la Caro-Kann. Ou dans des variantes très peu jouées où miraculeusement, sans en connaître les finesses, il renversait un adversaire connaissant sur le bout des doigts les suites de coups les plus subtiles. En réalité, tout se passait sur l'échiquier. Au moment de l'affrontement. Plus besoin non plus de secondants passant des heures et des heures à étudier les forces et les faiblesses d'un rival pour mieux préparer le prétendant au titre mondial. Il se trouvait sans témoin privilégié de son génie factice.

Le basculement et l'arrivée à l'hôpital

Tout a réellement basculé ce 31 mars 2030. Vraiment tout. Il venait de remporter le championnat du monde pour la deuxième fois. Au sommet, il l'était. Un sommet si haut que la chute n'en fut que plus vertigineuse. Quelques semaines après son triomphe, Hal et Hélène avaient décidé de prendre quelques jours de repos dans une station balnéaire dans le sud de la France. Le bord de mer, la tranquillité dans une période où les touristes ne venaient pas encore en masse. Et surtout du temps ; du temps vécu à deux. Les amoureux avaient tout pour passer un moment des plus idylliques. Surtout que l'épouse du champion venait, elle aussi, de mettre un point final à une tournée triomphale. Rien ne semblait pouvoir déranger ces journées - apaisantes et joyeuses - loin du bruit et des fanfares de la gloire. Autant dire que le choc fut rude, très rude.

C'est au cours d'un dîner en amoureux que se produisit un évènement qui allait radicalement changer la face de leur existence. Hal avait bien ressenti ce mal à la tête auquel il s'était habitué depuis longtemps. Un peu plus prononcé cette fois-ci. Mais rien d'alarmant a priori. Il avait alors interrompu leur tête à tête romantique pour retourner dans sa chambre et se reposer quelques minutes. Prétextant une fatigue soudaine liée à la dépense d'énergie considérable qui l'avait mené à la victoire finale. Le temps, pour lui, d'alimenter en réflexions et autres calculs son cerveau hybride, avide de complexité. Mais rien ne se passa comme d'habitude. L'ordinateur cérébral s'était alors comme emballé. Le simple mal de tête devenait une torture. Et sa méthode consistant à se lancer dans des réflexions complexes n'apaisait plus rien. Pire, elle semblait aggraver le problème.

Sa femme, qui l'avait rejoint quelques minutes plus tard, le vit allongé. Pas sur le lit. Par terre. Les deux mains tenant sa tête. Des petits cris étouffés sortaient de sa bouche grande ouverte. Ce fut la stupeur. *"Hal mon chéri, que t'arrive-t-il ?"* Elle s'accroupit pour lui porter secours. Mais il ne la voyait même pas. Ne l'entendait pas. Il n'était que souffrance. Ses jambes, son corps se débattaient contre un ennemi totalement invisible pour le monde extérieur. Elle prit le combiné téléphonique de la chambre, le laissa tomber. Puis le reprit en tremblant de panique. Il tomba de nouveau. *"Service room, allo"*, pouvait-elle à peine entendre à l'autre bout du fil. Elle réussit à le reprendre : *"Venez vite au secours, venez vite mon mari est très mal, il se roule à terre de douleurs. Venez vite je vous en supplie !"* Elle n'avait pas besoin de donner le numéro de la chambre, il s'affichait automatiquement sur le tableau de la réception.

Le Samu, appelé par l'hôtel, se rendit sur place. La douleur s'était atténuée à l'arrivée de l'équipe médicale. *"Ce n'est rien, juste la fatigue. Ce n'est rien ma chérie ne t'inquiète pas."* - *Mais enfin Hal tu étais dans un tel état ! Ce n'est pas normal. Il faut t'emmener à l'hôpital, faire des examens."* – «Non». Malgré l'insistance du médecin urgentiste et de sa femme il refusa de quitter sa chambre. Toute la nuit Hélène ne put dormir, elle veillait sur lui. Hal avait les yeux fermés et semblait être tombé dans les bras de Morphée. Il n'en était rien. Il tentait d'alimenter sa machine cérébrale pour éviter une nouvelle crise même si cette stratégie n'avait pu, pendant de longues minutes, le sortir de cette douleur infernale et persistante.

Dans cet exercice purement intellectuel, il se rappelait avoir vu il y a de cela quelques années lors de la visite du Musée d'Art contemporain de Marseille – à la fin de l'Open international de Marseille-échecs - cette étrange œuvre de Tinguely. Un assemblage de pièces sans réel sens qui, par moment, lançait des ballons dont la légèreté contrastait avec ce mastodonte de ferraille. Il tentait, dans sa méditation préventive, de replacer les pièces métalliques. De faire de cet ensemble une forme cohérente et utile à quelque chose. L'ultra-puissance de calcul de cette « mécanique » ne pouvait engendrer d'idées originales, nouvelles, étonnantes mais elle permettait, comme dans ce cas précis, de trouver, à une vitesse grand V la combinaison recherchée. D'établir des corrélations avec une célérité jamais observée. Mais, la finalité c'est l'humain, uniquement l'humain qui la dicte. Une logique toute simple et rassurante. Va-t-elle résister aux faits ? La crise vécue par Hal ne représentait-elle pas déjà un premier accroc de taille ?

Cette nuit-là, cet exercice harassant pour n'importe quelle personne, lui avait permis d'éviter une nouvelle déferlante. Mais ce n'était malheureusement que partie remise, le plus dur restait à venir.

Ce fut, en effet, la première d'une longue série de crises abominables. Son épouse avait beau insister, Hal refusait d'être hospitalisé. Il ne sortait plus. Annula l'ensemble de ses rendez-vous, renonça aux tournois internationaux auxquels il devait participer. Le monde des échecs

s'interrogeait. On pensait d'abord qu'il avait commencé à perdre la raison comme Fischer en son temps ou Morphy («*Le Platon des échecs*», aimait bien dire Hal qui avait pour lui une admiration sans borne) au 19e siècle. *"Mais quelle part sombre de son être s'était réveillée en lui ?"*, pouvait-on lire dans des magazines spécialisés.

Les spécialistes cependant savaient bien que les échecs ne rendaient pas fou. Bien au contraire, ils permettaient souvent de masquer, d'évacuer un laps de temps une tare indélébile qui, par l'abandon du jeu, resurgit tel un boomerang qu'on n'a pas vu revenir. Mais lui, à la différence des deux autres champions, n'avait pas décidé de se retirer définitivement de l'univers des 64 cases. Alors que se passait-il ? Des problèmes dans son couple ? Une fatigue intense ? Une maladie incurable ? Les commentaires les plus hasardeux et très loin de la réalité allaient bon train. En attendant, il s'enfermait, ne voulait plus voir personne. Hélène avait dû aussi renoncer à ses concerts et l'atmosphère commençait à devenir très lourde au sein du foyer.

Jusqu'au jour où une attaque plus forte que les autres fit perdre connaissance au champion. Dès lors, sa femme n'hésita pas une seconde. Les urgences, l'hôpital. Et puis le scanner IRM. Stupeur chez les deux neurologues regardant les images sur l'écran. Une sorte de pièce métallique émettant un très léger point lumineux était accrochée à son cerveau. Elle semblait se fondre dans cet organe vital. *"C'est proprement ahurissant !"*, lança l'un d'eux quand l'autre, bouche bée, n'arrivait pas à sortir un son. Leurs regards se croisèrent. Leurs visages incrédules marquaient la totale incompréhension face à ces imageries médicales aussi terrifiantes que fascinantes. *"On lui a implanté une sorte de machine. Mais qui ? Pourquoi ? Quand ? Où ?" Comment ?"* Autant de questions qui n'obtenaient, pour l'heure, pas l'ombre d'un début de réponse plausible.

Les révélations

Ils savaient pourtant qu'il s'agissait de Hal Natchwey, le champion du monde d'échecs. Ils savaient aussi que ses exploits retentissants n'étaient pas sans susciter un certain étonnement, voire des interrogations plus ou moins explicites. Subjugués, les deux spécialistes n'établissaient aucun lien. Il est facile de l'extérieur - quand on a tous les éléments en main - de relier les exploits de Hal avec la découverte stupéfiante du scanner. C'était limpide. Limpide quand on savait. Pour les autres, il fallait replacer chaque élément du puzzle pour voir se dessiner l'incroyable scénario.

Chagall racontait que ce n'est qu'adolescent et en regardant un camarade faire qu'il a compris que l'on pouvait dessiner avec des crayons. Avant, le peintre pensait que la mine n'avait qu'une utilité, celle de former des lettres, des mots, des phrases. C'est à peine croyable pour celui qui, depuis son plus jeune âge, dessine avec des crayons de couleurs. Mais c'est juste la preuve que l'évidence n'a bien souvent rien d'intuitif.

Les neurologues décidèrent d'appeler un des pontes dans leur domaine et de prévenir un autre collègue pour qu'ils rappellent au plus vite. Personne d'autre n'avait été mis au courant. Pas la peine pour le moment d'ébruiter cette découverte et d'en perdre la maîtrise. Et Hal lui-même « *était-il au courant de cette présence pour le moins étonnante dans sa boîte crânienne ?* ». Son épouse et lui devaient d'abord être avertis avant que la presse, l'Europe, le monde ne s'emparent de cette nouvelle aux retentissements que l'on imagine.

"Madame, asseyez-vous je vous en prie." Les deux neurologues et le directeur de l'hôpital lui faisaient face. Sans détour, le responsable de la structure lança : *"Nous avons fait une*

découverte étonnante dans le cerveau de votre mari. Aucune pathologie particulière rassurez-vous mais une sorte de petite machine, de processeur qui est en activité dans une des zones de l'organe." D'abord stupéfaite, elle tenta de rassembler ses idées et de commencer par poser l'une des mille questions qui tournent alors à l'intérieur de votre cerveau face à une annonce aussi invraisemblable. *"Je ne comprends pas bien. Vous voulez dire que Hal a une implantation artificielle dans son cerveau ou... Je ne sais pas moi qu'il est un humain-robot ? Mais que racontez-vous là ?"* Les idées les plus folles traversaient son esprit. *"Précisez-moi tout ça, je sens que je vais exploser."* Elle se mit à sangloter. *"Madame Natchwey, nous ne savons pas de quoi il s'agit mais votre époux est bien un être humain. On peut rejeter l'hypothèse que tout son être ait été fabriqué. Il s'agit d'une implantation c'est tout ce que nous pouvons dire à ce stade."* *"Mais comment c'est possible ? Qu'a-t-on fait à mon mari ?"* Pour l'heure, personne n'en savait davantage...

Il fallait donc réaliser des analyses plus fines dans la zone concernée. Et surtout attendre que Hal se réveille pour l'interroger. Les médecins l'avaient plongé dans une sorte de coma artificiel pour qu'il ne se réveille pas avec des douleurs insupportables. Ils avaient bien vu en effet qu'une activité intense se maintenait dans sa tête.

Quand son cerveau se mit brusquement à se calmer, à sortir d'une sorte d'ébullition permanente, les médecins décidèrent de le réveiller. En douceur. Hal n'avait pas de souvenir des heures passées avant son arrivée inconscient à l'hôpital. Ce qui peut paraître somme toute normal. Plus étrange en revanche était son grand étonnement quand les neurologues lui montrèrent les images du scanner. La zone incriminée avec cette présence artificielle.

« Mais c'est quoi cette chose dans mon cerveau ? Je ne comprends rien que se passe-t-il ? Je suis en plein cauchemar, ce n'est pas possible... »

Comment savoir s'il s'agissait d'un simple déni conscient de sa part, d'une manière de se protéger des conséquences à venir en feignant l'ignorance ou alors d'un trou de mémoire sincère. Se mentir à soi-même peut atteindre un tel niveau que l'on finit par croire, du plus profond de son être, qu'un mensonge n'est qu'une pure vérité. La réalité se délite sans un assentiment du sujet lui-même.

Des images plus fines, prises dans un autre hôpital qui était l'un des rares au monde à détenir un scanner nouvelle génération, permirent de découvrir qu'il s'agissait bien d'une sorte de micro-processeur. On n'avait pas de terme plus précis pour nommer cette présence mystérieuse. Mais il fallait ramener l'inconnu à quelque chose de connu. Le nommer, le déterminer pour mieux le dompter. Très sophistiqué, il apparaissait comme étrange même aux ingénieurs en informatique appelés en renfort, dans un second temps, pour déterminer la nature même de ce bout de métal dont on n'était même pas sûr qu'il s'agissait bien d'un bout de métal et pas d'une "chose" fruit d'un agencement savant de différentes matières.

Entre deux crises, Hal revenait petit à petit à la raison et commençait à expliquer ce qui était arrivé. Il avait compris qu'il ne pourrait se soustraire à la vérité et que le premier pas pour sortir de cet enfer était de commencer par raconter ce qu'il savait. Parce qu'à chaque crise, les médecins le plongeaient dans un coma. Aucun médicament si puissant soit-il ne pouvait, pour l'heure, le calmer en le laissant conscient. Ce qui annonçait la couleur de son avenir à court et sans doute moyen terme. Un avenir qui cochant toutes les cases noires.

Son récit n'était pas très précis face aux neurologues et aux enquêteurs de la police espagnole (qui d'ailleurs n'arrêtaient pas de lui répéter *que «le mensonge n'est qu'un château de cartes. Il faut, pour en soutenir un seul, en inventer une quantité d'autres qui se superposent et finissent par faire s'écrouler tout l'édifice du sommet à sa base»*), venus eux aussi l'interroger. L'affaire devenant à la fois une énigme scientifique et une investigation policière. Les services secrets, quant à eux, commençaient bien évidemment à tendre une oreille discrète mais très attentive. Une affaire - elle avait fuité -devenue aussi mondiale qui avait provoqué un afflux de journalistes venus de toute la planète et des Unes en grand nombre titrées du style : "l'homme-machinal" ; "le Frankenstein des échecs" ; « Le Faust royal » mais aussi "le tricheur du futur" ou encore "le monstre faux-génie", "Le diable des 64 cases". Des articles qui bien souvent mélangeaient dans les mêmes pages des attaques morales contre "le tricheur du siècle" et des interrogations sur ces "apprentis-sorciers" géniaux et maléfiques qui ont réussi cet exploit unique, fascinant et possiblement destructeur.

Qui étaient ces savants « diaboliques » ? Et l'esprit de Hal était-il sous contrôle ? Ces concepteurs, au contraire, avaient-ils perdu toute maîtrise sur leur invention ? Si on arrivait à sortir cette machine du cerveau s'autodétruirait-elle ? En entraînant la mort du grand-maître ? Comment étudier ce « processeur » ? Cette invention allait-elle changer la face de l'Humanité ? Pouvait-on parler d'un nouvel Hiroshima en termes de résonance ? La plupart des observateurs étaient déboussolés. Tout comme les scientifiques de tout bord...

Ce qui est sûr c'est que cette actualité avait très largement pris le pas sur toutes les autres. Les échecs étaient d'ailleurs médiatisés comme jamais. Bien plus qu'au temps de la victoire de Fischer contre Spassky en 1972. L'Américain avait mis ainsi fin à l'hégémonie échiquéenne des Soviétiques qui durait depuis 24 ans. Bien au-delà aussi de la défaite de Kasparov justement contre un superordinateur : Deep Blue, en 1997, qui avait pourtant défrayé la chronique pendant plusieurs semaines. Une machine impitoyable qui avait réussi à battre celui qui est encore considéré comme l'un des meilleurs joueurs de tous les temps et qui était au sommet de son art à cette époque. Bien évidemment juste après la victoire de son supercalculateur, IBM a réussi en un temps records à démanteler son « monstre » aux capacités de calcul phénoménales. Pour empêcher tout match revanche ? Pour éventuellement cacher l'intervention de grands-maîtres au profit de Deep Blue ? Là aussi de nombreuses interrogations demeurent.

Les explications de Hal

Revenons à Hal Natchwey, "le Lance Armstrong des échecs" comme avait osé le titrer le quotidien français l'Équipe. Que racontait-il à ses interlocuteurs ? Son récit était imprécis, il ne se souvenait pas des visages ou des noms (de toute façon un nom pouvait toujours s'inventer) de ceux qui lui ont proposé de l'accueillir en Chine pour l'aider à devenir un très grand champion. Pas non plus d'une ville, d'un lieu... Mais Hal savait qu'il avait été choisi pour son niveau aux échecs : du talent mais pas de génie.

« Je n'avais aucune chance d'arriver par mes propres moyens à remporter "The titre" ! Et en même temps, je connaissais le jeu d'échecs avec une profondeur qui me permettait d'assimiler la machine, d'en faire un élément crucial dans ma quête de la couronne mondiale », expliquait-il avec là une clarté sans détour. Il ne savait pas si d'autres avant lui avaient refusé. Il ne croyait pas que ce fût le cas sinon les joueurs contactés auraient compris d'où pouvait provenir sa fulgurante ascension. Ils l'auraient sans doute dénoncé. Son ivresse de grandeur, sa volonté farouche, irraisonnée et irraisonnable, avaient fait le reste. Quand la fin justifie tous les moyens c'est qu'on n'a plus les ressources suffisantes pour évaluer la profonde nocivité des instruments mis en place pour sa réalisation...

Ce qui était clair c'est que les dates de son voyage (très simples à vérifier pour les inspecteurs) correspondaient bien aux semaines pendant lesquelles il n'avait participé à aucun tournoi d'échecs et surtout elles formaient une sorte de pont entre un avant et un après. Entre ses bons résultats en compétition et l'explosion de ses scores au championnat de Hongrie puis à deux ou trois tournois fermés où son jeu commençait à prendre une envergure assez étonnante. Mais rien, à l'époque, ne pouvait permettre d'imaginer la raison de ses nouvelles performances hors-normes.

Après de nombreuses semaines passées dans sa chambre d'hôpital, on le laissa quitter l'établissement pour qu'il puisse enfin rentrer chez lui. C'était son choix, leur choix à tous les deux. Entre-temps, des spécialistes de différents pays s'étaient rendus à son chevet. En vain parce qu'aucun d'eux ne détenait la solution pour lui ôter cet objet, fruit d'un désir irrépressible d'être le champion et devenu fondamentalement indésirable. Comment l'opérer sans endommager son cerveau, sans prendre de trop grands risques et de n'avoir que très peu de chance d'échapper à l'issue fatale ? Face à cette question des yeux se fermaient en signe d'impuissance.

Certaines équipes hospitalières lui avaient tout de même promis d'étudier plus profondément la question et de revenir vers lui si elles réussissaient à élaborer un plan fiable limitant considérablement les risques d'achever le grand-maître. Notamment un neurologue français. Hal mettait tous ses espoirs en lui, convaincu par ses compétences, son sérieux et sa volonté de trouver une vraie solution.

Il ne le savait pas encore mais dans quelques mois, ce neurologue et son équipe seraient de retour en Espagne et lui proposeraient un mode opératoire pour désolidariser son cerveau de ce bout de métal dont la petite taille était inversement proportionnelle à la place qu'il prenait dans la vie du champion déchu.

En attendant, il allait falloir affronter les crises, seul avec Hélène. Terminés les comas artificiels. Ils finissaient de toute façon par devenir dangereux pour sa propre santé. Les puissants calmants ? Ils étaient presque sans effet ! Le retour tant souhaité dans leur doux foyer étant en même temps vecteur d'une terrible angoisse quant à ce qu'il allait se passer maintenant. Et le quotidien qui les attendait n'allait pas décevoir leurs terribles appréhensions.

Le retour à la maison

Dès les premiers jours, presque les premières heures, Hal fut victime d'une nouvelle crise aiguë. Le retour à la maison ne fut qu'une fête (si ce terme peut vraiment convenir) de courte durée. La souffrance de l'ex-champion leur fit même regretter le temps de l'hôpital, du douillet univers presque carcéral. Ils devaient se débrouiller seuls pour tenter de sortir de l'impasse. Ne compter que sur eux-mêmes pour gérer les pires moments de leur existence. Parfois toutes les tentatives d'apaisement échouaient. Même les efforts de Hal pour se plonger dans une réflexion complexe, associés à de fortes doses de sédatifs, ne fonctionnaient pas. Cette méthode désespérée était probablement antinomique. Pousser à la réflexion extrême tout en forçant ses propres neurones à prendre du repos revenait en somme à commettre la même erreur que le commandant en second du Titanic. Lui qui, en voulant éviter l'iceberg droit devant, ordonna de mettre la barre à bâbord toute, tout en freinant le navire. Ralentir pour changer de direction au plus vite revenant à boire quelques tasses de café pour s'endormir plus facilement.

Mais que faire pour Hal ? Personne n'avait de solution pour déconnecter cet « alien » à l'intérieur

de sa boîte crânienne. Il arrivait que ses crises prennent fin tout d'un coup sans que l'on sache trop pourquoi ou qu'il parvienne à alimenter intellectuellement la machine pour qu'elle n'engendre plus d'affreux maux de tête. Mais quand ce n'était pas le cas autant dire que l'un et l'autre passaient un moment qu'ils n'auraient sans doute pas souhaité à leur pire ennemi !

Le violon qui apaise

Au bout de quelques temps, et comme par dépit, Hélène avait décidé de prendre son violon. Se sentant impuissante, c'était la seule arme à sa disposition en dehors de tout l'amour qu'elle lui témoignait. Quand il était au plus mal, et comme les calmants n'avaient pratiquement pas d'effet, Hélène lui jouait un morceau doux et tendre au violon. C'était comme un remède miracle qui, le plus souvent, arrivait à le détendre. Comme si cet élément étranger placé dans sa tête était sensible aux notes, aux mélodies. Ou alors comme si la partie organique, son cerveau, reprenait le dessus et gagnait en maîtrise grâce à cette succession de sons harmonieux. Comme si la musique avait vraiment vocation à adoucir les coups de ce marteau piqueur intérieur. Elle dont certaines mélodies renversent parfois jusqu'à notre perception du monde. Transforment un mal-être en une joie intense et furtive. Métamorphose une terrible déprime en une fraction de temps jubilatoire.

Elle jouait, jouait... jouait pour lui. Un pilonnage de notes douces, sensibles visant à étouffer cet ennemi sournois placé au cœur de l'être de son mari. C'était réjouissant. La sonate pour violon seul n°1 en sol mineur de Bach ou encore la Malinconia, sonate n°2 op.27 d'Eugène Ysaÿe - toutes deux d'une mélancolie enchanteresse - jouaient à plein. Mais ce n'était malheureusement pas toujours suffisant car parfois elle ne réussissait pas à faire en sorte que cet apaisement l'endorme et lui permette de se reposer. Et là dès la dernière note la bête de métal reprenait son travail de destruction, de matraquage infernal comme si on déclenchait les orgues de Staline.

Elle devait alors reprendre, et reprendre certaines fois jusqu'à l'épuisement. Et c'est elle qui n'en pouvait plus et qui se laissait aller sur le sol, presque évanouie. Épuisée, incapable de faire le moindre geste, d'avoir la moindre réaction. L'ordinateur cérébral avait gagné une bataille. Pas la guerre. Pas la guerre, car l'idée était de s'enregistrer ou de trouver les morceaux pour les faire tourner en boucle. Mais ce n'était pas la même magie, le même son, ça ne valait pas sa présence avec son jeu fin et subtil, là en direct. Cet aspect revêtait une grande importance. C'était même l'atout majeur. Si dans la plupart des cas cela fonctionnait, les échecs étaient vécus comme des poignards qu'on lui plantait en plein cœur. Un tel désespoir...

Seule une opération serait salvatrice

Tout cela rendait encore plus importante et décisive une intervention que l'on savait risquée. Mais c'était la dernière chance. La seule chance de sortir de l'enfer. Une opération pour désolidariser le cerveau de son corps étranger. En ne sachant pas si, physiologiquement, l'intervention allait réussir sans détruire son organe vital. En ne sachant pas non plus toutes les conséquences de cet acte chirurgical, d'une précision démoniaque. Allait-il pouvoir penser, respirer, aimer, se déplacer, raisonner, sentir, voir, quand on lui aurait ôté ce qui semblait ne faire qu'un avec son cerveau. Rien de moins certain. Il fallait donc réussir ces deux étapes pour enfin vivre, vivre tout simplement. C'est bien souvent dans les difficultés extrêmes que le simple fait d'être, sans être dévasté par la maladie ou enchaîné par une contrainte physique abominable, apparaît comme un bonheur absolu.

Parfois, même si c'était de plus en plus rare, Hal se sentait mieux. Ou du moins l'association cerveau/machine, qui semblait ne pouvoir prendre fin qu'avec sa propre mort, lui laissait des dizaines d'heures de répit, voire des jours. Se mettait étrangement sur off. De manière inexplicable. Comme si l'intrus métallique était dirigé à distance. En tout cas ce temps mort dans la souffrance lui permettait de dialoguer avec Hélène, d'évaluer sereinement la situation, de souffler, de la serrer dans ses bras et de sortir un peu dans le jardin, à l'abri des paparazzi en quête de cliché du "monstre". Hélène et Hal ont été harcelés durant quelques semaines avant que le soufflé médiatique ne retombe. Le "monstre" ? Il n'avait pourtant pas commis d'actes pouvant nuire à autrui si ce n'est en privant un de ses meilleurs adversaires d'un possible titre tant convoité de champion du monde d'échecs. Ou peut-être qu'un nouveau type d'humain pouvait être qualifié de "monstre" car l'inconnu fait peur, terrifie parce que toute tentative de maîtrise totale de la nouveauté est équivalente à vouloir couper l'eau en deux morceaux en plongeant une épée dans un bassin. Heureusement cette tempête médiatique allait petit à petit s'éteindre. Un événement, si incroyable soit-il, finit toujours par être relégué tant qu'aucun rebondissement ne vienne le sortir de sa torpeur souterraine.

Plus aucun titre de champion

On lui avait, bien évidemment, retiré tous ses titres de champion du monde sans les attribuer à ses adversaires malheureux. Perdre même si c'est en raison du recours à un puissant calculateur de son adversaire ne pouvait se transformer en une victoire. Décision jugée absurde par la plupart des observateurs mais la Fédération internationale des échecs (FIDE) n'en était pas à sa première aberration, elle qui avait reconduit à sa tête, à maintes reprises (de 1995 à 2018), un homme qui prétendait, le plus sérieusement du monde, avoir rencontré des extraterrestres plusieurs fois. Des petits "*hommes jaunes*" venus dans son salon l'empêcher de s'endormir devant sa télé. Ils l'avaient transporté dans leur vaisseau et, la télépathie faisant le reste, ils avaient communiqué le plus clairement du monde. Dommage qu'aucune photo ni aucun enregistrement n'aient immortalisé ce moment unique pour l'Humanité. Nul doute que la discrétion et sans doute la timidité de ces "martiens" ne lui avaient pas permis de garder trace de cet instant décisif dans l'Histoire de l'Univers.

Mais Hal était maintenant bien loin du monde des 64 cases. On sait trop bien que, quand on a connu la lumière, les ténèbres apparaissent bien plus sombres. Mais pour Hal, ce n'était plus vraiment une chute. Il était juste ailleurs. Dans un autre combat. Une lutte pour la vie. Son écrasante domination du monde des échecs était presque devenue de l'histoire ancienne. Presque un non-événement. On n'est pas dans un remake de « Plus dure sera la chute », car la chute justement se situe dans la continuité de la gloire. Elle lui succède comme une ultime étape sur le chemin du désastre. Il s'agissait plus pour lui d'un saut dans l'inconnu. De sortir la tête de l'eau, de ne pas sombrer corps et âme face à une épreuve abominablement nouvelle, sans repère, sans expérience passée. Une face nord mortelle d'une gigantesque montagne dont personne jusqu'à lui ne pouvait imaginer ne serait-ce que la présence.

Il ne jouait d'ailleurs plus du tout aux échecs même si parfois dans des délires fiévreux, il proposait à Dieu de le défier en lui rendant un pion. En toute modestie il lançait, presque en criant, comme pour prendre le monde à témoin : "*Pour équilibrer la partie avec vous, Seigneur, je débiterai avec un pion de moins*". Même si les réminiscences du jeu le poussaient à se lancer parfois dans des calculs qui le menaient des premiers déplacements de pièces à un mat forcé (D4 - d5 ; c4 -c6 ; Ff4. Arrêtez ! Stoppez-là, vous êtes mat en 199 coups) après un très long enchaînement de coups qu'aucune machine connue si puissante soit-elle ne pourrait démontrer. Encore moins un être humain... Lui était sûr de son raisonnement mais il fallait un

autre cerveau "augmenté" comme le sien pour vérifier le tout. Il n'en existait pas. En tout cas, la compétition, c'était terminée. Il n'en voulait plus et bien évidemment elle ne voulait plus de cet être hybride. Rideau !

La singularité d'Hélène

C'est sa survie qui était maintenant en jeu et la possibilité d'un avenir serein. D'un futur. Tout simplement. Dans ses moments de répit et quand Hélène était sortie pour une raison ou une autre, c'était à son épouse qu'il pensait. Il aimait Hélène. Pas seulement parce qu'il trouvait que c'était la plus belle femme du monde et que l'écouter jouer du violon l'entraînait - avant ses crises - dans des contrées faites d'un imaginaire à la fois heureux et aux mille tons variés ; mais aussi parce qu'elle détenait une sorte d'originalité intellectuelle surprenante et rafraîchissante. Son point de vue c'était parfois comme une fenêtre qui s'ouvrait dans une prison. Lors d'une tournée où Hal avait eu la possibilité de l'accompagner dans quelques villes européennes, ils s'étaient rendus à l'exposition du photographe japonais Daido Moriyama. C'était à Rome. Au bout de quelques images, elle avait lancé :

« J'adore les photographes japonais »

- *Que leur trouves-tu Hélène ?*

- *Rien, ils n'ont rien en commun. Ils ont chacun une forme de singularité que je trouve intéressante. Je veux juste dire que tous les photographes japonais dont je connais l'œuvre, ou juste une partie de leurs images, m'attirent, me fascinent presque. Rien de plus.*

- *Rien à voir donc avec le fait qu'ils soient japonais.*

- *Non rien.*

Vint alors un moment de silence. De ces silences dont on sent qu'ils n'existent que pour être rompus. Comme le calme avant la tempête ou bien comme ce nuage sans bruit d'où un éclair jaillit la seconde d'après.

- *Tu sais bien ce que je pense. Oui il le savait. "Dans l'art, la nationalité, l'appartenance à un groupe ou à une communauté ne signifie pas grand-chose. C'est peut-être le seul espace où l'on peut envoyer balader cette idée... Oh ! Cette foutaise même selon laquelle il y aurait une identité entre les artistes d'un même lieu, d'un même pays voire d'un même continent. Une trame commune qui n'appartiendrait qu'à eux et qui ne se retrouverait pas chez les autres, ceux d'ailleurs."*

Elle n'exprimait pas souvent ses points de vue élaborés mais quand elle avait décidé de le faire, c'était tranchant. Tranchant et plein de vie, d'enthousiasme. Toujours pour dégommer avec force et conviction une idée reçue.

- *Laissons cet espace qu'est l'art s'ouvrir sans cesse sur la différence, la nouveauté, l'étonnement, le renouvellement plutôt que de le coincer, l'enfermer dans des... des métaphores mortes, des vieilles lunes identiques. Tu sais, finit-elle, j'ai vu passer une citation de Michel Foucault qui m'a remplie de bonheur. Il disait un truc de ce genre : "J'écris comme d'autres pour n'avoir plus de visage. Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même : c'est une morale d'état civil ; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libre quand il s'agit d'écrire."*

Il lui prit la main, puis la serra dans ses bras. Il était heureux !

Cette réflexion lui fit penser aux joueurs russes, surtout aux grands champions du temps de l'URSS. Aucun ne jouait comme un autre. Qui avait la science du sacrifice border line comme Tal ; qui, tel un boa, étouffait doucement et sûrement son adversaire comme Karpov ; qui comme Kasparov menait des attaques brillantes et impitoyables ? Des singularités. Pas, en définitive, une école à former des clones. Des singularités. Oui son épouse avait raison.

Calculer les déplacements d'Hélène

Comme on se l'imagine, les crises pouvaient le rendre pratiquement dingue surtout quand ni le son du violon de son épouse, ni ses longues réflexions philosophiques ne pouvaient venir à bout de cette machine infernale. Il avait peur aussi. Peur de mourir, de souffrir jusqu'à son dernier souffle bien sûr. Mais aussi peur de perdre Hélène. Qu'elle le quitte, n'en pouvant plus. Pour se sauver elle-même. Et il la comprendrait fort bien si elle décidait de fuir, de s'enfuir par instinct de survie.

Peur aussi qu'il n'arrive malheur à sa femme. Cette angoisse aussi vive que les autres le poussa dans des calculs aussi complexes que vains. Tout cela peut paraître étrange mais chaque fois qu'Hélène sortait il se mettait à évaluer chaque risque : combien de rues allait-elle devoir traverser, la malchance de rencontrer un chauffard, qu'un objet tombe sur sa tête, qu'on l'enlève. Il était devenu une machine à calculer des probabilités dans ces moments. À conclure rapidement à partir de données pour le moins partielles et bien évidemment très partiales. La base branlante de ses calculs complexes ne l'arrêtait pas. Cela lui permettait aussi d'éloigner une crise ou de tempérer une poussée liée à ce corps étranger plantée comme une puissante sangsue dans son cerveau. Il n'en parlait pas à son épouse mais tentait de la retenir une heure ou deux quand il jugeait que le risque d'accidents ou autres étaient plus élevé que la normale.

Points de vue sur l'univers

De toute façon, cela s'accordait pleinement avec sa stratégie. Il fallait mettre en place des processus pour tromper son esprit, lui donner du grain à moudre afin de faire barrage à de nouvelles attaques. Le plus possible. Avec des réussites et de malheureux échecs. Il commença dans ce sens à lire tout ce qu'il pouvait en matière d'astronomie. Se lançant dans une folle entreprise digne de sa puissance de calculs pour déterminer qu'elle allait être la destinée finale de l'univers et le pourcentage de chances que d'autres lieux de l'univers abritent la vie comme sur notre Planète Bleue. Cela l'aidait beaucoup même si hélas sa fatigue mentale - il n'était qu'un homme malgré tout - conjuguée à une forte attaque provoquaient parfois une nouvelle crise que rien ne pouvait stopper. Comme on le sait, seule une plongée dans le coma était radicalement efficace. Mais que vaut une telle vie sans vie ? Un tel être au monde dans un presque néant ? *"Rien... La mort serait même une meilleure solution. Un doux remède définitif"*, s'était-il, à raison, persuadé.

Ses conclusions sur l'univers étaient sans doute originales pour celui qui pouvait les comprendre. Mais qui ? Difficile d'en saisir ne serait-ce qu'une ou deux subtilités, de dire même si elles étaient cohérentes entre elles, plausibles, si elles avaient un sens. Si ce n'était pas le fruit des délires d'un cerveau tiraillé entre son côté biologique, organique et cette matière étrangère qui n'avait rien de vivant mais qui jouait un rôle majeur et implacable sur sa pensée. Cette fantastique calculatrice permettait paradoxalement de libérer l'imagination humaine. La plus débridée ? La plus « dynamitante » ? On pouvait le penser...

Ce morceau de ferraille ne créait pas mais jouait le rôle d'une sorte d'intercesseur. Il pouvait en somme accoucher les esprits pour reprendre une formule socratique. Abattre les murs qui

séparent la créativité de sa pleine puissante, de ses formes les plus délirantes, les plus folles mais sans doute les plus proches du chaos du réel, de son irrationalité viscérale.

Pour un esprit commun et même pour une sommité scientifique ses écrits apparaissaient comme un fouillis de concepts étranges, contradictoires qui semblaient n'avoir ni queue, ni tête. Pour en avoir une certaine idée, il suffit, pour un néophyte en philosophie, de tenter de se plonger dans "Les méditations cartésiennes" de Husserl ou de tourner quelques pages de "Chaosmose" de Guattari. Ou alors bien évidemment d'écouter parler Lacan (dont Clément Rosset écrivait qu'il sera sans doute un grand philosophe le jour où l'on traduira ses œuvres en français) en tentant de ramener ses propos à des idées claires et distinctes. Autant vouloir décrire avec une précision chirurgicale le Cthulhu de Lovecraft. Et on est là encore loin de la complexité sidérante des points de vue sur l'astronomie du champion déchu. Mais peut-être la complexité de l'univers dépasse-t-elle infiniment tous les cadres possibles de la réflexion humaine, d'Anaximandre de Milet à la physique quantique. On pouvait donc imaginer qu'il était dans le juste mais dans un juste qu'aucune herméneutique ne pouvait décortiquer, interpréter de façon assez intelligible pour le commun des mortels tout comme pour les savants.

C'était un peu comme si l'on donnait à une intelligence artificielle les rênes de la Justice, comme si on lui demandait de prononcer un jugement qui serait en accord avec nos lois, dans la stricte logique de notre droit. Mais que son raisonnement nous échappait, que ses décisions nous semblaient parfois absurdes. Non pas parce que l'IA débloquerait mais parce que nous ne serions pas en capacité nous-mêmes d'accorder chaque cas pratique à la cohérence profonde de la loi à appliquer. C'était sans doute juste mais humainement incompréhensible.

On s'offusquerait alors d'un soi-disant règne des machines – cette sempiternelle grande terreur – alors qu'il s'agirait plutôt d'une logique transhumaine poussée à son paroxysme ou d'une idéologie qui vise à se débarrasser de la subjectivité dans le domaine de la criminalité. En croyant éliminer toutes les controverses....

Sur la possibilité que la vie se soit développée, se développe ou se développera, il en concluait que c'était une certitude de l'ordre de 99,99%. 100% est sans doute un chiffre un peu trop rond ou pas très sérieux. Pour justifier ce chiffre de 99,99%, il fallait être dans la tête de Hal ou plutôt de MachineHal. Ce qui paraissait plus intéressant c'était sa conclusion définitive : nous ne rencontrerons jamais de forme vivante autre que les nôtres dans l'univers. Même avec des avancées technologiques des plus invraisemblables, des plus performantes. Il faudrait en effet que des formes d'existence développent des sens communs aux nôtres pour que l'on puisse eux et nous se voir, se sentir, s'entendre. Et cela pour Hal c'était pratiquement impossible. Elles existent mais elles n'existent pas pour nous. Elles ne vivent pas en fait. On recherche de la vie dans l'univers mais la vie n'est qu'une façon d'exister parmi des milliards de milliards d'autres. C'était en somme assez déprimant. Rencontrer d'autres existences était au moins aussi complexe que de pouvoir se fondre dans le cerveau d'une chauve-souris et de ressentir, penser exactement comme elle. Reste alors à savoir ce que signifie exister car cet objet devant moi existe bien ou cette planète située à des années lumières qui tourne autour de son astre aussi. Il s'agissait donc de formes d'existence qui n'avaient pour ainsi dire rien d'inerte et qui pouvaient se développer et non pas juste dépendre de simples lois causales. Il fallait là aussi s'accrocher parfois pour bien le comprendre, mais on le pouvait contrairement à ces raisonnements sur l'avenir de l'univers. Bien évidemment, sa puissance de calcul ne permettait pas d'assurer la justesse de ses points de vue et leur véracité. Mais son raisonnement singulier pouvait attirer l'attention.

Il lui arrivait même de partager ses conclusions, via le web, dans des forums sous d'habiles pseudos rendant méconnaissables le véritable posteur. Quelques temps avant de ne plus pouvoir se servir d'un ordinateur. Ou plutôt de ne plus vouloir. Sans doute l'un et l'autre. L'ordinateur lui rappellerait trop, par la suite, la machine installée dans sa tête. Comme si l'extension de son cerveau entraînait en conflit avec un autre lui-même. Comme deux aimants aux pôles identiques qui se repoussent avec une force presque indestructible.

D'ailleurs de nouvelles conséquences de cette implantation se dévoilaient dans le temps. Elles marquaient un peu plus l'emprise de la machine sur Hal.

La douche dure des heures

Parfois Hal, quand il allait prendre un bain ou se lavait sous la douche, restait des heures dans la salle d'eau et frottait indéfiniment chaque partie de son corps comme si son cerveau hybride organisait une inspection minutieuse et générale de chaque zone de sa peau. Et il semblait ne pas pouvoir faire autrement. Seule Hélène, alertée quand il s'éternisait de la sorte, réussissait à mettre fin à cet acharnement hygiénique. Son épouse prenait tout simplement une serviette pour l'entourer, puis fermait le robinet avant de l'inviter à se rendre dans sa chambre pour s'habiller.

« *Tu es tout propre mon chéri* »

- *Tu es sûre ?*

- *Oh oui ! Vraiment je t'assure*

Dépliage d'un dialogue antérieur

Sa mémoire étant devenue exceptionnelle (sans pour autant être prodigieuse car il n'était pas vraiment programmé pour cela. C'était plutôt une conséquence collatérale liée à son implantation), il lui arrivait de répéter de bout en bout tout en jouant les deux rôles une conversation qu'ils avaient eue avec sa femme quelques jours auparavant. Sans oublier une phrase, sans se tromper sur un seul mot. On ne savait pas s'il le faisait automatiquement comme téléguidé ou s'il voulait faire rire Hélène car il surjouait le ton, les expressions en les imitant tous les deux. Son épouse souriait, riait parfois. Lui aussi semblait s'en amuser.

Mais Hélène avait un doute sur le caractère spontané de cette mise en scène. Elle se demandait si Hal ne continuait pas ainsi à perdre l'esprit. Ou plutôt à être un autre que lui-même ou lui-même comme un autre. Un devenir machine, une machine en devenir. Mais c'était quoi en fait ? Une sorte de métamorphose à la Kafka. Pas aussi brutale et ex nihilo mais subtile et progressive. Progressive comme une marée qui monte en douceur et qui, par moments, se lance au galop. « Arrête maintenant chéri, ça suffit ! », lançait-elle désespérée quand ça devenait trop oppressant. Et il obtempérait. Heureusement car Hélène n'avait pas besoin de ça en plus : devoir supporter indéfiniment ce dépliage d'un dialogue antérieur.

Les rêves rationnels

Il y avait le rêve aussi. Les songes d'Hal. Comment se passaient-ils ? Que se passait-il ? Comment Hal rêvait ? Comme avant ? Non plus du tout comme avant. Comment expliquer ça ? Nous avons tellement l'habitude de rêver de choses étranges, qui semblent n'avoir ni queue, ni tête - et c'est sans doute le cas - comme de dialoguer avec des personnes mortes depuis des années sans que cela nous questionne. Nos sommeils sont peuplés d'images étonnantes, bizarres, chaotiques. C'est un peu comme si les filtres qui nous permettaient d'avoir une prise,

une emprise sur le dehors, de structurer la réalité, disparaissaient. S'absentaient comme s'ils se mettaient eux-mêmes en sommeil. Car dans le rêve le principe de non-contradiction n'existe plus : une chose peut-être A et non A, le tout et son contraire. Fi aussi du principe de causalité selon lequel un effet ne peut-être que l'effet d'une cause. Une cause qui est elle-même l'effet d'une autre cause qu'elle-même.

Mais Hal rêvait, lui, de manière rationnelle. Oui c'est bien étrange de rêver comme dans un film au scénario des plus classiques. Il voit sa maman prendre des cachets contre le stress avant d'embarquer dans l'avion pour venir le voir, il la perçoit ensuite descendant de l'appareil, entrer dans sa maison, embrasser Hélène, pénétrer dans sa chambre le prendre dans ses bras, lui parler de son père décédé comme si son géniteur était mort (mais oui dans un rêve il serait sans doute là comme s'il était vivant), lui dire que ce n'est pas parce que la date de péremption d'un produit est dépassée qu'il n'est plus consommable (sa mère ne supportait pas le gaspillage). Rester quelques jours, reprendre des anxiolytiques et repartir pour Budapest. C'était les rêves les plus incompréhensibles au monde justement parce qu'ils n'avaient rien d'incompréhensibles. La seule explication possible était que la machine obligeait ces fameux filtres à rester en éveil, à ne jamais s'éteindre et non-contents de dicter au réel une logique nécessaire mais abusive, ils prenaient possession des songes. Ce qui fait que le sommeil et le rêve formaient une abominable continuité. Comme ce soldat à qui son supérieur hiérarchique crie « repos » et qui reste au garde-à-vous. Indéfiniment. Hal perdait ainsi un nouveau repère. Un repère essentiel car cette capacité au désordre, à la production d'images spontanées était vitale. Ce repos dynamique, créateur, dénué de sens puisque tellement polysémique, cette usine était en effet tout sauf une pièce de théâtre à la trame bien agencée. Et chaque être a besoin de cet espace où justement l'espace et le temps sont déconnectés l'un de l'autre. Comme si le spatio-temporel n'avait plus lieu, plus lieu d'être.

« Ce bout de ferraille m'a-t-il tout simplement volé mon droit de rêver ? », s'indignait Hal.
« Comme un Prométhée qui aurait confisqué le feu aux dieux pour le donner aux hommes en éteignant toutes les flammes de l'Olympe. » « Le salaud ! » « Mais peut-on imaginer une machine qui rêve ? Mais qui rêve de quoi ? Elle n'a pas d'histoire, pas d'enfance. Elle n'est jamais tombée de vélo, n'a jamais vu son genou en sang, n'a jamais eu mal, pleuré, désiré les bras de sa maman pour apaiser ce moment de petite détresse... » « Elle me fait chier bon Dieu ! » « Elle veut quoi d'autre ? Aimer Hélène à ma place ? Devenir Hal oui, devenir Hal en me tuant ! » « Vieillir à ma place comme le portrait de Dorian Gray ? ». « Non je t'aurai, on t'expulsera. Tu n'es pas moi et je ne serai jamais toi. » Tout se mélangeait dangereusement dans sa tête. Et cette lutte était à la fois sa force et sa défaillance. Il résistait et il le fallait absolument mais cette résistance pouvait elle-même le rendre fou. En espérant que ce n'était pas déjà un peu le cas...

Dans sa mémoire, il se passait aussi des choses étranges. Ce n'est pas qu'elle lui jouait des tours. Non. Il n'avait pas la sensation de la perdre ou qu'elle le fuyait. C'est tout simplement que des impressions, des faits anciens – souvent d'une grande banalité – remontaient à la surface. Des souvenirs dont paradoxalement il ne se souvenait pas. Il savait qu'il ne les inventait pas mais c'était comme s'il se souvenait de choses dont il ne s'était auparavant jamais souvenu. C'était assez effrayant en réalité. *« J'avais mis ce pull rouge un matin pour aller à l'école. Il me serrait un peu autour du cou. J'e l'ai enlevé puis remis car j'avais un peu froid une fois assis au fond de la classe »,* se remémorait-il pour la première fois. *« Mais pourquoi ça arrive en moi comme ça ? »,* s'interrogeait-il.

Cela ne concernait que son passé lointain et ça remontait comme des flashes qui durent. Comme une présence nouvelle, éphémère et tenace, étrangère et intime. Comme si un nouveau passé naissait petit à petit et, en même temps, brutalement en lui. Il commençait à être envahi d'images neuves qui dataient.

Cela le déstabilisait. Mais pas autant que ses songes nocturnes car il sentait que son imaginaire s'était enrichi de nouvelles traces mémorielles. Il se demandait cependant comment la machine, qui n'avait rien vécu des précédentes étapes de sa vie, pouvait-elle orienter sa mémoire, la réinventer. Il n'avait aucun doute que la cause de tout cela c'était bien ce *putain de bout de ferraille*. » Puisait-elle dans son cerveau (son esprit immatériel ?) des éléments qu'elle imposait à Hal ? Sans doute. Comment, de toute façon, pouvait-il en être autrement ? En tout cas, il s'agissait bien là d'une nouvelle emprise contre laquelle lutter était bien trop compliqué...

Leur intimité. L'intimité du couple, on s'en doute, subissait aussi les conséquences de cette implantation dévoilée au grand jour. Il faut dire que l'entrelacement de leurs corps ne ressemblait en rien à ce qu'ils avaient connu avant la fracassante révélation. De son côté, Hélène avait la désagréable impression que la machine la regardait à travers les yeux d'Hal. Cette abominable sensation d'être « matée » devenait, pour l'épouse, insupportable. En outre, elle le sentait moins concernée, plus mécanique et comme embarrassée par l'acte sexuel. Son plaisir déclinait très rapidement et son désir pour Hal la fuyait par tous les pores de son corps.

Hal, lui, avait l'impression d'être ailleurs. Absent à sa propre présence. Comme si, durant l'amour, le grand-maître était étranger à lui-même. Ou, plus précisément, comme si le présent n'existait plus et que le temps n'était fait que de passés n'ayant jamais eu lieu et de futurs qui n'advieront pas.

« On ne peut plus Hal, c'est trop embarrassant. Tu n'es comme plus là et j'ai l'impression qu'un œil invisible m'observe avec une délectation malsaine. »

-Oui Hélène, arrêtons de faire l'amour.

Ils étaient d'accord, cela n'avait plus de sens.

La vie après l'hôpital

Le couple, comme on peut bien se l'imaginer, ne recevait pas grand monde. Il n'y avait pour ainsi dire pas foule à la maison, à part de la famille et quelques amis très proches. Mais rarement et pas très longtemps. Impossible d'organiser un long repas réunissant des membres des deux familles. Impossible de mettre en place la scène dans laquelle se déroulent les réjouissances habituelles : les disputes politiques, les inimitiés dévoilées au grand jour ; les sourires, à peine forcés, à chaque blague, de cet oncle dont on finit par devancer la chute tant elles sont clonées les unes sur les autres. De toute façon Hal, fils unique, n'avait plus que sa maman qui habitait encore en Hongrie et qui détestait par-dessus tout l'avion. Pas simple donc pour rendre visite à son fils chéri. Elle tentait, en revanche, de l'appeler pratiquement tous les jours. Hélène passait la communication à Hal quand ce dernier était en état. Son père ? Il l'avait peu connu. C'était un photographe de guerre. Un noir américain de renom : Stan Natchwey. C'est lui qui avait donné son nom à Hal. Il était bien plus âgé que sa maman quand Hal a vu le jour. Toujours en partance pour les zones de conflit, il avait trouvé la mort en Afghanistan alors que son fils était encore très jeune.

Du côté d'Hélène, ses parents dont elle était proche. Deux musiciens. Et sa jeune sœur qu'elle aimait profondément et qui l'aimait aussi, l'admirait pour sa réussite mais surtout pour ses conseils avisés et son caractère à la fois souple et déterminé. Hélène n'était pas butée mais défendait ses convictions jusqu'au bout. Elle avait aussi ce côté fragile qui faisait une partie de son charme. Une fragilité qui ne la faisait jamais s'effondrer mais qui sonnait plutôt comme un rempart contre une chute brutale. Le roseau plie justement pour ne pas rompre. Parfois après une longue série de concerts, elle faisait bien une petite déprime ou plutôt avait-elle un sérieux coup de blues. Mais Hal était toujours là pour transformer cette petite déchirure en moment de solidarité intense au sein de leur couple. Un être à deux doux et fort. Ici, là et maintenant.

Elle qui était devenue le seul et unique pilier de Hal - pilier sans lequel l'avenir n'aurait jamais pu se transformer en présent pour l'ex-champion - n'avait jamais oublié la chaleur des bras de son époux quand de petites larmes intérieures commençaient à perler sur ses belles joues roses.

Plus de choses sur Hélène

Hélène s'était mise à la disposition de Hal mais elle savait bien qu'elle ne pourrait jamais tenir sans s'aménager des espaces pour elle, rien que pour elle, quand son mari se trouvait dans une relative quiétude. Hormis les moments où la violoniste profitait de ces temps calmes pour sortir et marcher quelques pas avec son époux, elle lisait beaucoup. Souvent en écoutant de la musique non-classique comme le groupe français 2Vis dont elle appréciait les élégantes mélodies qui l'emmenaient, pour un temps, loin de son quotidien. Sur sa table, on trouvait notamment des livres de Maurizio Bettini : "Contre les barbares" et "Contre les racines". Un auteur contestant l'idée selon laquelle chaque culture serait rattachée à des racines uniques et fondatrices qui feraient d'elles un ensemble de valeurs uniques, cohérentes et stables. Fermées sur elles-mêmes et presque intemporelles. En réalité, chacune d'elles change, évolue, est le fruit d'incessantes influences extérieures. Un esprit de clocher n'est souvent qu'un lointain écho venu d'ailleurs.

Elle aimait beaucoup ce professeur de philologie classique. Ses idées antifascistes lui convenaient pleinement. Hélène avait ce côté humaniste, ce penchant intellectuel de gauche qui faisait que son univers ne s'enfermait jamais sur sa passion première : le violon, la musique, ses concerts. Non, elle était aussi politique au noble sens du terme. L'autre, l'Humanité, le sort des plus démunis la concernaient au premier plan. Chaque année, elle donnait des concerts caritatifs pour une cause ou une autre. Avec elle, on avait affaire à une véritable personne. Dans son malheur faustien, Hal avait beaucoup de chance d'être aimé par celle avec qui il avait lié son destin. Et en ce moment, il est vrai, plutôt pour le pire. Dans l'épreuve, l'insoutenable épreuve.

La venue du politicien

Pour revenir sur les visites extérieures, plusieurs journalistes avaient tenté de l'approcher pour l'interviewer chez lui. En vain. Hal ne voulait rien raconter pour l'heure. Juste sortir de l'enfer et le bout du tunnel semblait encore bien loin et surtout presque inaccessible. Lui et sa femme avaient tout de même accepté de recevoir un élu de premier ordre. Ce ne fut pas une expérience pour le moins positive.

Prétextant vouloir prendre des nouvelles de Hal, il lui fit une demande pour le moins étrange. On sentait de la gêne dans sa voix et des scrupules semblaient l'envahir mais il n'hésita que quelques secondes et se lança : *"Vous pensez qu'avec votre incroyable force de calcul vous pouvez déterminer qui de moi ou de mon adversaire va remporter la mairie dans six mois ?*

Pardonnez-moi de vous poser une telle question mais je suis dans une telle anxiété vous comprenez..." Comprendre quoi quand on était dans la situation de Hal, prisonnier d'une machine intégrée à votre cerveau, qui vous broyait les neurones à vouloir en crever ? Quand la vie - la vie mais quelle vie ? - était devenue une forme d'abomination.

Dans un moment de calme relatif allongé sur son lit et les yeux fermés, il décida de répondre avec un certain humour : *"Vous gagnerez ou vous perdrez et si l'apocalypse a lieu entre temps alors ni l'un, ni l'autre..."* *"Maintenant partez et je vous remercie d'être venu prendre de mes nouvelles. Faites attention en sortant, il y a plusieurs marches et à cause de votre déception vous avez 42% de risques d'en rater une et de vous étaler."* Il sortit sans trop avoir compris mais assez honteux d'avoir osé poser une telle question face à cet ex-champion dans un tel état de désespoir. Cette honte fut encore accentuée par la réaction d'Hélène qui, bien qu'étant en dehors de la chambre, avait entendu les propos du politicien. *"Ne revenez plus jamais. Vous me donnez envie de vomir. Connard !"*, avait-elle lancé de manière directe et sans ambages. Elle était comme ça...

Il finit, pour la petite histoire, par remporter, dans un premier temps et de justesse, les élections. Mais avec si peu de voix d'avance que la justice ordonna un retour aux urnes qui fut finalement fatal à cet homme qui honorait sans doute beaucoup moins la politique que son adversaire, plus vertueux. Hal n'avait donc pas envisagé cette quatrième option : vous gagnerez et perdrez, un peu à l'image du chat de Schrödinger.

Calculer n'est pas prédire

Après le départ de son visiteur, Hal s'était mis à penser, penser... Il sentait une nouvelle crise poindre dans un proche horizon. Il fallait alimenter son ordinateur cérébral. Et le sujet était évident : la prédiction. L'avenir est-il prédictible à partir du moment où l'on a en sa possession toutes les données du présent ? Mais que signifie "toutes les données du présent". Peut-on stopper le présent comme dans un segment spatial ? Aristote et ses "futurs contingents" puis Bergson lui revenaient à l'esprit. Cette durée qui ne fait du passé, du présent et du futur qu'un même mouvement insécable. Même si à l'époque de ces compétitions, il pouvait répondre efficacement à n'importe quel coup de son adversaire, il avait souvent été surpris des choix faits par les GMI qui lui faisaient face. Il pouvait tout calculer grâce à son implantation mais rien ne pouvait avec certitude lui annoncer quelle pièce son opposant allait faire bouger sur l'échiquier. En particulier dans les phases cruciales de la partie. Calculer n'est pas prédire encore moins deviner.

Le démon de Laplace, la physique quantique, son esprit pour le moins particulier tournoyait dans tous les sens. Il passait d'une subtilité à l'autre. Personne n'aurait été capable de suivre ses raisonnements. Mais il fallait qu'il continue. *"La vie n'est nulle part avant d'être là. Oui voilà"*, avait-il presque conclu. Il pensait ainsi pouvoir mettre un point final à toutes les problématiques philosophiques. En miroir au «Tractatus logico-philosophicus» de Ludwig Wittgenstein. C'était prétentieux mais il était persuadé qu'il avait définitivement raison.

Le seul espoir

Cette investigation philosophique avait, cette fois, permis d'éloigner une forte crise. Mais combien de temps devrait-il encore user de ces artifices (les réflexions complexes, le violon d'Hélène) pour ne pas sombrer totalement. La donne n'avait pas évolué. Il n'y avait toujours qu'un seul espoir : celui d'une opération miracle. C'est ce qui le faisait tenir. Le faisceau laser

dynamiteur de tumeurs, le micro-bistouris ou encore la stéréotaxie (qui permet d'atteindre des zones très précises du cerveau) ne pouvaient pas venir au secours du chirurgien. On n'avait pas là affaire à des cellules cancéreuses sans capacité de réagir efficacement contre une agression venue de l'extérieur. Mais à une sorte d'alliage inconnu qui pouvait éventuellement réagir extrêmement rapidement et enclencher un processus fatal à Hal. Il fallait inventer une solution. Créer du nouveau pour réussir une intervention chirurgicale des plus complexes que des chirurgiens français allaient sans doute mettre au point pour désincarner l'homme et la machine qui étaient devenus presque un tout, plus qu'un ensemble de parties que l'on pouvait aisément distinguer, séparer. Ces spécialistes devaient venir le voir. Dans quelques jours.

Le mode opératoire

Il s'agissait de l'équipe du professeur Erick Louchet, un éminent neurologue de l'hôpital de la Timone à Marseille, qui avait mis au point une stratégie audacieuse : désactiver le cerveau pour tenter de couper le lien entre l'entité biologique et ce bout de ferraille hautement technologique et de très forte puissance. Une fois cette opération réussie, retirer ce « microprocesseur » sans risquer d'endommager l'organe vital, endormi quelques minutes. Mais, durant l'acte, il fallait faire vite, très vite pour que cette désactivation cérébrale ne provoque pas de dommages irréversibles et que Hal ne se retrouve pas dans un état végétatif pour le restant de ses jours.

Mais comment endort-on un cerveau ? Bien évidemment, aucun interrupteur n'était à leur disposition. Pas de bouton on/off sur lequel appuyer pour éteindre ou allumer comme bon leur semblait l'encéphale. Le cerveau n'est pas un réseau électrique comme on pouvait se l'imaginer au 19^e siècle. Il n'est pas non plus un ordinateur. Tous les modèles qu'on a tenté de lui appliquer ont largement échoué. Sans doute parce que le cerveau est le cerveau, rien d'autre que lui-même. Rien de tel pour mettre en rage les scientifiques, jamais en manque d'une assurance réductrice ("Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile", peut-on lire dans la littérature neurobiologiste).

Comment procéder alors ? C'était à la fois simple et très complexe. Simple car il s'agissait en gros de fermer l'espace de la synapse. Et ainsi d'empêcher les neurotransmetteurs de fonctionner, en rendant chaque neurone incapable d'informer les autres, de communiquer. Ce qui neutraliserait - ils en étaient certains - les neurones eux-mêmes. 86 milliards de neurones désactivés presque simultanément, il fallait y penser ! Rien de comparable dans un coma artificiel où il reste, même minime, une véritable activité cérébrale. En cela, l'anesthésie simple ne pouvait fonctionner. Il fallait, en somme, tout éteindre. Un black-out d'une courte durée. Tout plonger dans le noir. Le noir absolu. C'était la condition sine qua non de la réussite. Sans cela, rien ne serait possible !

Cette forme de déconnexion totale est censée permettre de couper la machine de toute source d'énergie et ainsi d'empêcher une résistance destructrice pour le cerveau, lors de son évacuation de la boîte crânienne. Le microprocesseur – c'est d'ailleurs ce qui plongeait Hal dans de fortes crises et qui l'obligeait à se lancer dans des réflexions complexes - puisant sa survie dans les connexions neuronales actives. Il avait cette capacité à capter du biologique. Sans cela, il était, pour le dire de manière impropre, mort. Dans un état comateux, la machine était toujours en éveil même si cela ne suffisait pas à provoquer des crises puisque Hal, plongé artificiellement dans un sommeil profond, ne pouvait pas ressentir grand-chose.

L'idée était très ingénieuse mais très risquée. Mais, aux échecs, quand la partie est perdue on prend tous les risques tactiques pour retourner la situation. En sachant bien que chaque coup osé peut nous rapprocher, de plus en plus vite, d'une issue fatale, du précipice juste à nos pieds. Mais ça vaut toujours mieux que de perdre de manière certaine, à petit feu, jusqu'à ce que le mat de l'adversaire éteigne tout.

Complexe parce qu'il fallait organiser l'intervention minutieusement. Chaque seconde comptait. Aucun contretemps n'était possible lors de l'intervention. En de très courtes minutes, il fallait « donner la mort » au cerveau, retirer le mécanisme et ressusciter l'organe vital. « Tuer, extraire, ressusciter », un « TER », résumait Erick Louchet. Un TER qui devait aller mille fois plus vite qu'un TGV lancé à grande vitesse.

Mais comment « tuer » ? Pour cela un produit chimique avait été conçu. Il devait rapidement s'infiltrer dans tout le cerveau pour neutraliser l'espace synaptique, ses neurotransmetteurs et donc en conséquence les milliards de neurones. Comment extraire ? À l'aide d'un robot dont le bras microscopique prépositionné aux abords du mécanisme devrait au signal décrocher toutes les attaches complexes, pour ensuite saisir l'intrus, le tirer et le sortir par une ouverture située dans la boîte crânienne. Cette explication, à partir de termes vernaculaires, ne rendait pas bien compte de la complexité d'une opération inédite et qui avait demandé la résolution de dizaines de problématiques, en forme d'embûches sur le chemin des spécialistes, avant d'être théoriquement possible.

Enfin, comment ressusciter ? Le produit injecté était censé s'autodissoudre à une vitesse grand V. Il ne durerait que le temps de laisser au bras articulé le soin d'exécuter sa tâche. Deux ordinateurs, conçus pour leur haute précision, épauleraient l'équipe.

Bien évidemment avant le jour J, le scénario avait été testé plusieurs fois à l'aide de simulateurs et même sur un cadavre « consentant » pour éprouver la dextérité et la précision du robot. Rien n'avait été laissé au hasard. Même l'inattendu avait été envisagé. Du moins l'improbable car l'inattendu en tant que tel c'est justement ce qu'il y a d'imprévu dans l'imprévisible. Ils le redoutaient mais savaient que ça faisait partie intégrante d'une telle intervention. En même temps quelle excitation de tenter ce qui n'a jamais été tenté. De prendre part à une première mondiale. De soulager Hal et son épouse de toutes leurs souffrances et de récupérer ce fameux objet qui réservait probablement mille surprises. Et qui avait le potentiel de transformer l'avenir de l'Humanité.

Pour contrer une technologie très avancée, il fallait donc une médecine de haute volée. Des savoirs et une véritable imagination, une forme, une force même de créativité. On a tendance à livrer les scientifiques aux seules armes de la raison, de la logique, du savoir sans se rendre compte que sans inventivité, leurs connaissances resteraient parfois uniquement théoriques, sans impact salvateur sur notre réel. L'équipe était dans la peau de grands-maîtres de haut-niveau non pas en train de résoudre un mat en 25 coups devant un échiquier mais devant faire face à un problème biotechnique d'une complexité énigmatique sans doute jamais égalée.

Ils étaient maintenant prêts. Restait à obtenir le consentement du principal concerné. Mais là la réponse de Hal ne faisait pratiquement aucun doute.

L'attente et les manies/délires de Hal

Hal attendait tranquillement chez lui. Enfin, tranquillement, disons plutôt au rythme des crises et des temps plus ou moins calmes. À la merci d'une nouvelle aberration de son être. « *J'ai l'impression de me lever chaque matin en étant quelqu'un de nouveau* », lançait-il assez

régulièrement à son épouse. *«Un homme neuf chaque fois que le soleil se lève mon petit chéri, s'exclamait Hélène, l'air joyeuse. Mais c'est le rêve en fait. On ne s'ennuie jamais avec toi et la lassitude du couple qui se nécrose dans des habitudes qui finissent par le dissoudre s'éloigne un peu plus chaque jour... »* Ils en rigolaient ! Un bien-être, que l'on pourrait juger absurde, traversait subitement leur corps d'un bout à l'autre, à l'un et l'autre. Soit, il était fugitif, éphémère. Mais sa force lui donnait une consistance presque éternelle, comme si sa déconnexion des terribles épreuves lui conférait une dimension intouchable, métaphysique. La joie a parfois quelque chose d'inexplicable. Même dans les situations les plus graves, les plus compliquées elle peut apparaître, presque sans s'annoncer comme le diable qui sort de sa boîte. Mais elle n'a rien de maléfique, elle est une puissance. Un soleil en soi que les orages les plus destructeurs ne pourront jamais définitivement éteindre. Une sorte de bras d'honneur à la mort inéluctable, au malheur, à la douleur.

L'arrivé en Espagne de Louchet et son équipe

Hal et son épouse savaient que leurs « sauveteurs » allaient venir dans quelques jours. Leur exposer leur solution sans en cacher les risques mais sans masquer non plus le fait que les chances de réussite étaient bonnes. Bonnes, pas très bonnes mais bonnes. *« Il n'est pas question de jouer à la roulette russe »,* répétait le professeur à ses collègues et autres collaborateurs. *« Si les dangers sont trop grands, on renonce. »* Heureusement chaque problématique qui semblait indépasseable, comme gravir une falaise pour éteindre une batterie de canons qui font feu sur vous, trouvait miraculeusement une solution envisageable. Chaque spécialiste dans son domaine ne comptant pas ses heures pour que le projet, vital pour Hal, ne soit pas abandonné. *« On se sent comme à bord d'un hélicoptère dont l'équipage doit sauver des naufragés prisonniers d'une mer démontée survolée par de terribles orages »,* ressentait l'un d'eux. Comme s'il avait besoin d'une image parlante pour comprendre l'étendue des difficultés. Ou bien pour se donner la force de défoncer ce mur épais, en forme d'obstacle infranchissable. Hal, encore une fois dans son malheur, avait de la chance que ces scientifiques fussent comme habités par cette fameuse maxime : *« Impossible n'est pas français. »*

Le jour J était arrivé. Ils étaient soulagés de voir enfin Erick Louchet et trois de ses collaborateurs, dont deux femmes. Là, assis en face d'eux. Hélène qui avait de la famille en France – justement à Marseille – comprenait bien le français. Tout comme son époux qui maîtrisait plusieurs langues comme la plupart des GMI. Ce qui ôtait tout problème de communication entre eux et les Français. Pour Hal, les jours précédents avaient paru durer des siècles. *« Un jour peut passer aussi lentement que des années comme un siècle aussi vite que quelques secondes car le temps n'a pas de vitesse »,* se disait-il dans une forme d'étrange réflexion. L'ex-champion ne parlait pas, il observait, tentait de pénétrer l'intériorité de chacun des visages des visiteurs. D'une manière excessive comme si la machine lui jouait encore un vilain tour. Lui voulait comprendre s'ils étaient vraiment optimistes, sûrs d'eux ou plutôt pessimistes et très incertains quant à l'issue de l'opération. Elle – oui elle la machine - semblait scruter leur intention à travers chaque son de leurs voix. Comme s'ils représentaient, et c'était bel et bien le cas, une menace existentielle pour elle. Hal semblait, par moments, coupé en deux. Incapable de dire un mot, il parcourait inlassablement leurs yeux, leurs joues, leur front se plissant ou pas, leur bouche, comme pour avoir un accès à leur âme. Se prenait-il pour le personnage de Marlène dans le roman d'Asimov « Nemesis ». Pouvait-il comme elle détecter dans le moindre mouvement du visage ce qui se tramait dans l'esprit de son interlocuteur ; dans la plus insignifiante mimique, le ressenti profond de l'autre. Mais nous ne sommes pas dans un

roman Hal mais bien dans une réalité très concrète. Tout n'est pas possible comme par la magie de l'écriture.

Hélène voyant son époux comme incapable de se détacher de son inspection méticuleuse (sans doute assez troublante et gênante pour eux qui se sentaient totalement déshabillés du regard), prit la parole à la place de Hal. *« Nous espérons que vous avez fait bon voyage et nous vous sommes très reconnaissants d'être là. Vous êtes notre seul espoir. Notre avenir est entre vos mains comme vous le savez très bien. Excusez Hal, il semble très perturbé et surtout profondément inquisiteur mais c'est sans doute dû à cette satanée machine qui lui fait faire des choses qui ne viennent pour ainsi dire pas de lui. Il est devenu un homme très inattendu parfois. C'est comme un charme nouveau pour moi mais je souhaite plus que tout au monde qu'il se libère de cet enfer que je partage avec lui... »*

- *Nous comprenons tout cela aisément madame, ne vous inquiétez pas !*, la rassura le professeur. *Comme vous pouvez l'imaginer nous ne sommes pas venus les mains vides mais avec un plan pour tenter de mettre fin à vos souffrances en expulsant ce microprocesseur du cerveau de votre mari...* » À ces mots, Hal ressentit comme un violent sifflement en lui. Il commença à se courber et sur son visage se dessinèrent des grimaces de douleur. Personne dans la pièce n'était vraiment étonné car tous – et particulièrement Hélène – savait ce qu'une crise soudaine et subite pouvait engendrer comme supplices pour Monsieur Natchwey.

Elle le prit par la taille pour l'emmener dans leur chambre, en saisissant son violon au passage. Elle allongea Hal sur le lit et se mit à jouer de la plus douce des manières. On sentait dans son jeu, malgré l'urgence d'une crise à gérer, de la joie. La joie de savoir qu'une issue était possible grâce aux spécialistes qui attendaient ici chez eux, sereinement dans leur salle de séjour. Et c'est sans doute cette espérance - qui transparaissait dans la volupté de son toucher, dans la finesse de sa mélodie, qui ne sortaient pas mais jaillissaient avec douceur de son instrument - qui permit à son époux de redevenir calme et même de s'endormir au bout de quelques minutes. Hélène avait comme réussi à transmettre, par son jeu musical, son apaisement dans le cerveau de Hal. Elle avait battu la machine, l'avait matée. Sans coups, sans attaque, sans colère mais juste avec quelques notes harmonieuses. Comme si la musique regonflait à bloc les neurones d'Hal ou plutôt la partie de son moi encore biologique. Lui donnait des forces pour reprendre le contrôle de son être, pour reprendre le dessus sur l'autre, ce corps étranger en lui qui avait tendance à vouloir devenir lui en l'éliminant lui.

La machine se défend-t-elle ?

Restait une question étrange mais à laquelle il fallait absolument donner une réponse : ce bout de ferraille peut-il entendre et comprendre les conversations, s'auto-avertir d'un danger pour sa propre survie ? Est-il en capacité de faire échouer la future opération en *« risquant de tuer Hal »* ? se demandait-elle. *« Est-il capable d'avertir ses créateurs pour qu'ils prennent des mesures pour faire capoter toute tentative d'extraction ? »*, poursuivait-elle dans sa tête. Une forme de grande tristesse, de venin du désespoir commençaient à s'installer en elle.

« Pensez-vous que la machine a compris ? », lança-t-elle lors de son retour dans le salon. *« Cette possibilité n'est malheureusement pas à exclure »*, lui répondit l'une des collaboratrices du professeur. *« Mais, poursuivit-elle, nous n'avons aucune certitude sur ça. Ce microprocesseur comporte de nombreuses zones d'ombre qui échappent à notre connaissance. Mais il est plus prudent qu'Hal reste dans sa chambre et de bien fermer toutes les portes entre lui et nous ici*

pour que l'on puisse vous expliquer en toute sérénité comment nous comptons nous y prendre. »

Elle écoutait chaque mot, chaque son de leur voix, décortiquait chaque phrase. N'en perdait pas une miette, posait des questions. Principalement sur les risques que l'on faisait courir à son mari. Mais aussi sur l'état dans lequel il se trouverait après l'opération. La conversation dura des heures et Hélène fut convaincue – si ce n'était déjà le cas – de sa nécessité. Que ça valait le coup, que le rapport guérison/risques leur était favorable. Et de toute façon qu'avaient-ils à perdre ? Le pire, même pire que la mort, c'est que le pauvre Hal perde tout contrôle ou du moins qu'il devienne un être hybride (ne l'était-il pas déjà un peu ?) qui ne sache plus ce qu'il est, que les autres ne le reconnaissent plus ; que son mari ne soit plus du tout celui qu'elle a épousé mais un être étrange, mi-homme, mi-machine ou « homme-machine ». Avec quelles conséquences imprévisibles ? Nul ne le savait.

Peut-être deviendrait-il une sorte de personnage qui fascinerait le monde comme l'on peut être fasciné par Elephant man. Un monstre, peut-être un beau monstre, lui, mais un monstre car dépassant toutes les normes connues et ne sachant pas ce qui, demain, serait différent d'aujourd'hui. Ce qui après-demain trancherait avec demain. *« Et ses souffrances hein ! On y pensait aux souffrances que mon Hal continuerait à subir, se disait-elle avec une certaine rage intériorisée. C'est pas possible ça, pas tenable. Je ne veux plus qu'il souffre, le voir souffrir me fait trop souffrir, ça suffit ! »* La chose était entendue, elle était claire : il n'y avait aucune alternative à l'opération. Le statu quo ? Il n'existait pas. Hal continuait à se transformer et à se transformer de manière de plus en plus inquiétante.

Les visiteurs étaient maintenant repartis. Il lui fallait dès son réveil exposer elle-même le tout à son mari. Et pour cela, elle avait tout de suite compris comment procéder. Pas en lui parlant. Il fallait se méfier. La machine entend peut-être, *« cette chienne »*. *« Sacré bout de ferraille, tu n'en sauras rien. Va te faire foutre sale merde ! »* Ces paroles d'Hélène, ressenties au plus profond d'elle-même, sortaient presque involontairement de sa belle bouche. Elle était douce, raffinée, subtile mais ça ne l'empêchait pas de sortir les crocs, d'exprimer ce qu'elle avait sur le cœur. Sans ambages, sans prendre de gant. Crûment et sans détour.

Elle prit des feuilles et des stylos de plusieurs couleurs. Écrire en rouge, en bleu, en vert, en noir, en rose, ressemblait un peu à communiquer avec des notes de musique. L'idée lui plaisait. Mais surtout il fallait ne produire aucun son intelligible. Juste écrire et montrer à Hal. *« Elle n'a quand même pas pris possession des yeux d'Hal, des fenêtres de son âme. » « Tentons c'est notre meilleure chance d'informer Hal sans l'informer elle. »*

Elle écrivit : *« Surtout ne dit pas un mot mon chéri. Lis ce que j'écris et montre-moi que tu es d'accord. »* Il comprit très vite en fait la raison de cette stratégie. Et un simple clin d'œil, accompagné d'un petit mouvement approuvateur de la tête, ne laissa aucun doute sur ses intentions. Et sur sa capacité, encore là, de prendre des décisions essentielles pour la suite de son existence. Il signa les papiers, les décharges pour qu'enfin s'enclenche tout ce processus qui – il l'espérait tellement – le mènerait à se débarrasser de cet « affreux boulet » qui lui avait permis – il ne faut quand même pas l'oublier – de dominer sans partage le monde des 64 cases. Plus rien ne pouvait maintenant empêcher l'opération. Une opération risquée mais vitale, absolument vitale. Plus rien ? *« Et si cette putain de machine arrivait à prendre le contrôle de mon esprit avant le jour J ? »*, se mit-il à penser avant d'éloigner cette horrible éventualité pour ne pas risquer *« de la provoquer. »*

La terrible crise comme une fusion Hal/Machine

Le couple devait prendre l'avion pour Marseille. Dans quelques jours. Mais tout était déjà prêt. Hélène trépignait d'impatience d'autant que son époux semblait décliner. Il ne se souvenait plus de prénoms de personnes qu'il connaissait, mangeait moins et se mettait à boire pas mal d'alcool malgré les injonctions d'Hélène de limiter sa consommation. *« Je sens bien en moi une sorte de pression, Hélène. Comme une envie étrange de ne pas bouger, de ne pas sortir de chez moi, de ne pas partir. Mais je veux, je veux y aller ne t'inquiète pas. Je veux m'en sortir, la sortir de moi. »* « Oui je le veux », répétait-il en commençant à hausser le ton. » Il se mit même à crier pour s'auto-convaincre et pour rassurer Hélène. Mais elle l'était de moins en moins et commençait à s'effrayer. *« Hal, Hal, calme-toi... »*

« Oui ma chérie ne t'inquiète pas... ça va, ça va, ça va pas trop, pas trop, pas trop, ça va pas. Hein, tout va bien, pas bien, pas bien. Je sais pas, ne sais plus. Que veux-tu me faire, que me veulent-ils. Laissez-moi bon sang. » Il commençait à se raidir, ses yeux révélaient... » Hélène allait attraper son violon, ses mains tremblaient, elle n'arrivait pas à tenir l'archet. Cette crise ne ressemblait pas aux autres. Hal devenait méconnaissable, comme s'il n'était plus du tout lui-même. Elle réussit finalement à positionner le violon sur son épaule, en tremblant, et à récupérer l'archet tant bien que mal quand elle entendit cette mélodie bien connue des joueurs d'échecs : *« D4 – d5-c4-e6... »* » *« Je vais te battre, tu vas perdre, nous allons te battre, battons-nous nous-mêmes... Suis plus fort que toi, toi l'humain... Je veux mettre fin à cette machination, tu ne me détruiras pas. »* *« Quoi ? Cf3 ? Cf3 mais qui a joué. Tu as les blancs, les noirs, nous jouons contre nous. Tu sais ce que je joue et je sais ce que tu vas faire. Nous savons... Saloperie, lâche-nous ! Cc6 ah tu ne t'attendais pas à ça. B4 quoi b4 ? C'est quoi. Nous ne savons plus jouer. Je ris, je meurs. Mourir toi et moi ? Nous... »* Et une suite de coups des plus illogiques s'ensuivirent comme si la machine et Hal, la machine Hal, la Machinhal,... ne savait plus jouer. Ils étaient deux, puis un et un, distincts, indistincts. Fusion, défusion. Comme si une lutte à mort avait démarré qui ne pouvait avoir qu'une double issue fatale... *« Matons-nous jusqu'à la mort »* *« Chérie prenons l'avion ; non détruisons l'avion plutôt. Tu as fait une soupe pour midi, les coquelicots sont bien rouges quand il neige en hiver. Tu as déjà vu le toucher de balle de Socrates hein ma chérie. Ses passes, des bijoux. La machine quelle machine ? C'est fini tout ça, non ? Je suis Hal le champion du monde. Celui qui vous emmerde et qui est... bien emmerdé maintenant. On se fait une bataille navale dans le ciel étoilé de la loi morale en moi. L'équipe de Hongrie en 1954 a perdu la coupe du Monde. Comment c'est possible ? Revenons en 54 je veux refaire l'histoire. Allons-y en ballon non. Pion prend dame Hal tu vas perdre j'ai retrouvé ma logique. Idiot si je perds tu perds... Si je meurs, tu meurs... On va à la plage Jessy ? Et ce retour éternel, c'est bien le retour du même hein mon petit Deleuze comment ne l'as-tu pas vu »*

« Rose, rose

Blanche

Rose, rose

Rouge

Rose, rose

Colorée

Rose, rose

Pluie d'été »

... « Ou plutôt non »

« Métal, métal

Conducteur

Métal, métal
Destructeur
Métal, métal
Circuit
Métal, métal
C'est cuit... »

Il récitait aussi des sortes de programmes informatiques ou des algorithmes qui semblaient très complexes puis repartait sur des morceaux de phrases, de discours dont on effleurait le sens dans le non-sens. C'était prodigieusement étrange. Finement désarticulé. Mais clairement, il disjonctait. Son bout de ferraille l'entraînait dans des abysses sans fin. Et rien ne semblait pouvoir rompre cette chute. Cette chute vers le fin fond du fin fond du royaume d'Hadès.

Hélène avait laissé tomber son instrument et fermé son propre visage à l'aide de ses deux mains qu'elle plaquait sur lui. Elle pleurait, pleurait quand elle vit son époux tomber, s'évanouir d'épuisement... « *Hal, Hal tu n'es pas mort. Mon Hal. Qu'as-tu fait ? Pourquoi t'es-tu laissé implanter cette merde en toi mon chéri. Ça valait la peine, tu crois ? Hein tu crois ?...* » Il respirait encore... Elle reprit ses esprits, serra les dents, se mit à respirer calmement pour appeler les urgences le plus rapidement possible.

Elle se remit d'aplomb pour deux. Elle avait toute sa tête et savait pour que l'avenir soit possible, qu'elle devait, quel que soit l'état d'Hal, garder la tête froide. Bien réagir pour le sauver, pour permettre que cette dernière chance puisse être mise en œuvre. Sans sa reine, Hal serait fini. Plus de roi. Depuis longtemps. Rideau, plus rien. Mais il avait près de lui cette pièce majeure qui était comme sa dernière étincelle de vie. H comme Hélène plutôt que I comme Icare. Oui H comme Hélène mais aussi comme Hal, comme Hélène et Hal. Pour en finir aussi avec le F comme Faust. Avec cette folie d'implant cérébral qui devait juste lui permettre de triompher de tous les autres GMI. D'être le plus grand de tous. Le plus fort de tous les temps. Hal l'imbattable.

Hal l'imbattable en train de sombrer corps et âme, d'être vaincu par la machine. De perdre jusqu'à cette notion de Moi, de Je au profit d'un être hybride. D'un être hybride impossible puisque, pour qu'il advienne, il fallait que l'un tue l'autre et en tuant l'autre détruire l'un et l'autre. Seule solution : déconnecter la machine sans qu'elle s'en aperçoive et la retirer avant que le cerveau de Hal ne reprenne vie car tant que les neurones de son cerveau bouillonnaient d'activités, le microprocesseur détruirait tout plutôt que de se laisser détacher de ses aliments vitaux. Et il était sans pitié. Il ne faisait pas de sentiment car cette notion n'était pour lui qu'un mot. Rien qu'un mot. Vide d'affects.

L'appel au secours

Une fois Hal sous surveillance active à l'hôpital sans que son pronostic vital ne fût engagé, Hélène appela le professeur. Ils convinrent ensemble d'avancer la venue d'Hal. Non pas la date de l'intervention. Ce n'était pas possible. Mais de sa prise en charge par l'équipe. Départ pour Marseille dans 48 heures. La ville ensoleillée était leur dernier rayon d'espoir. « *Ne vous inquiétez pas*, rassurait Erick Louchet, *nous allons stabiliser son état jusqu'à l'intervention et nous prendrons les décisions nécessaires pour que cela n'empire pas. Il sera entre de bonnes mains, madame Natchwey.* »

- *Merci !* Lança-t-elle, en ne pouvant réprimer quelques sanglots liés à la situation mais aussi à

l'espoir renaissant et à sa façon de lâcher prise après quelques heures bien compliquées où elle s'était demandé si ce n'était pas trop tard. « *Nous pouvons sauver votre mari.* » Elle raccrocha. Soulagée. Combative comme jamais. Non sans fixer droit dans les yeux les nuages sombres qui avançaient vers eux mais dont on ne savait pas si les vents futurs les pousseraient au-dessus de leurs têtes ou les éloigneraient définitivement de leur vie. Dans une tempête où les vagues se déchaînent et prennent d'effrayantes hauteurs, il faut avoir une sacrée force d'esprit pour imaginer une mer calme. Comme dans une dépression où la lumière du bout du tunnel devient une telle abstraction que seule une force morale digne de ce nom vous permet de l'envisager. Et Hélène était faite de ce bois-là.

Hal avait été admis dans le service d'un hôpital qui le connaissait bien puisque c'est dans cette même structure qu'il avait passé plusieurs semaines et qu'on avait découvert la fameuse machine qui commençait à le ronger très sérieusement de l'intérieur.

« On a pu remarquer, lui dit le professeur, *en comparaison de sa dernière hospitalisation que le point lumineux émis par ce qu'on nomme un microprocesseur est moins intense. Il a comme perdu de sa vigueur. Nous ne savons pas pourquoi. C'est sans doute lié à la dernière crise...* »

- *Et son cerveau, comment va-t-il docteur ?*

- *Il n'a pas subi de dommages apparents, nous semble-t-il. Certaines zones ont l'air de s'être élargies, d'autres de s'être atrophiées.*

- *C'est grave ?*

- *Non. On pense que c'est lié à une certaine plasticité du cerveau. Peut-être que cet implant joue un rôle sur différentes zones. Il en stimule certaines, met d'autres en sourdine. Ou alors son combat pour tenter de reprendre totalement le contrôle l'a poussé à développer des capacités neuronales particulières. On ne peut qu'émettre des hypothèses.*

« Hal se bat alors. Il a encore la capacité de lutter », se réjouissait-elle au fond d'elle. « *Et si cette lumière s'éteignait ? Si dans son combat acharné contre cette merde, Hal avait beaucoup souffert mais pas souffert en vain ? A-t-il réussi à causer des dégâts irréversibles à ce fichu truc. Des dégâts mortels ?* » Elle adorait cette hypothèse. Ce serait alors presque comme une victoire du bien contre le mal, de David contre un Goliath de très petite taille mais d'acier. Mais ce serait surtout la victoire de son époux, de son héros faustien contre ce diable de pacte passé avec de savants sorciers. « Oui ce diable de pacte », la gloire mais la gloire sur les épaules d'un cobaye permanent qui ne savait pas que le risque était aussi grand de ne plus être maître dans sa propre maison intérieure.

Le départ pour Marseille

C'était le jour du départ. Les médecins avaient décidé de ne pas réveiller Hal. De ne lui faire prendre aucun risque jusqu'à l'arrivée à la Timone à Marseille. Ils leur semblaient qu'il valait mieux procéder ainsi même s'ils pensaient que la machine était devenue moins offensive à la lumière de leurs dernières observations. Mais était-ce juste un assoupissement temporaire ? Une retraite calculée pour subitement bondir à la gorge de leur patient le moment venu ? Une résolution feinte en faveur de la paix définitive digne d'un cheval de Troie ?

En réalité ces signes d'apaisement ne devaient surtout pas engendrer un optimisme béat. Cet intrus agrippé au cerveau d'Hal était une énigme en lui-même, ses réactions étaient pour le moins imprévisibles. « *Ce que je ne peux pas créer, je ne le comprends pas* », assurait de manière pas si énigmatique que ça le physicien américain Richard Feynman. Nul, à part sans doute ses créateurs – et encore avaient-ils réellement prédit de quelles terribles nuisances leur invention étaient-elles capables ? – ne pouvait clairement déterminer ce qui se manigançait en

lui. *«Vous avez connu ces pochettes surprises quand vous étiez enfant madame Natchwey, Je ne sais pas si ça existe encore »* Oui elle connaissait bien ce genre de cadeaux que ses grands-parents lui offraient en Arménie. Cela ne portait pas exactement le même nom mais dans l'esprit c'était bien la même chose. Elle avait tout de suite compris ce que cette question en forme d'affirmation signifiait. Rien dans l'apparence immédiate de la machine ne permettait de tirer des conclusions sur le contenu profond de ses intentions. Ses intentions ? *« On parlait encore d'elle comme s'il s'agissait d'un être humain, d'un être vivant... »*, remarquait Hélène. Cet anthropomorphisme ne lui avait pas échappé. *« Vraiment pouvait-elle être mal intentionnée ou alors était-elle tout simplement programmée pour se défendre contre toute forme d'autodestruction ? Et cette tentative de mainmise sur l'esprit d'Hal n'était-elle qu'une sorte de protection technologiquement pensée ? »* Les réflexions se bousculaient dans sa tête jusqu'au moment de monter dans l'avion avec son mari, encore sous coma artificiel, dans un espace médical aménagé.

Le voyage fut assez court. Hélène s'était même assoupie et ne se réveilla qu'au moment de la descente annoncée par le pilote. Le réveil fut assez désagréable comme après une sieste qui dure un peu trop et que l'on ne sait plus si on vient de finir sa nuit, quel jour il est et dans quelle situation on se trouve. Il faut alors quelques secondes pour remettre de l'ordre dans le récit de son propre monde, dans le fil de sa propre histoire.

L'arrivée à Marseille

Hal et son épouse furent pris en charge dès la descente de leur vol. Une ambulance très bien équipée et le professeur Louchet, avec quelques membres de son équipe, les attendaient. Elle était rassurée de les voir dès leur arrivée à Marseille-Provence. Surtout le neurologue en chef qui lui inspirait une grande confiance. Il n'était pas forcément très souriant et n'avait pas un air que l'on pourrait qualifier de sympathique mais le timbre de sa voix grave, son assurance, la précision de ses mots mettaient tout de suite Hélène à l'aise. Elle était heureuse que ce soit lui qui allait être aux commandes de cette très délicate opération de la dernière chance. Elle ne pouvait pas imaginer une seule seconde que lui, lui l'éminent professeur, lui Érick Louchet, neurologue de renom, puisse échouer. Il avait une allure, presque une stature du Père la victoire. Il ne ressemblait pas du tout à Georges Clémenceau mais dégageait une sorte d'aura équivalente qui vous pousse à croire que, sous ses ordres, rien d'impossible n'est impossible. Il fallait ça pour qu'Hélène ne s'effondre pas d'angoisses à quelques heures d'un acte chirurgical crucial dont l'issue n'était écrite nulle part. Nulle part ailleurs qu'au bout de ce jour J qui approchait maintenant à pas de géant. Elle en avait bien conscience.

Tout était en place. Comme pour le décollage d'une fusée. Aucun détail n'avait été négligé. Un compte à rebours avait même été lancé. Hal avait été réveillé deux jours après son arrivée à Marseille et son état semblait s'être stabilisé. Son discours restait parfois décousu mais l'ex-star des 64 cases en avait conscience, cette fois. Il s'excusait d'ailleurs et reprenait le fil de la discussion de manière plus rationnelle quand il s'apercevait que ses suites de mots étaient incompréhensibles et qu'il sentait un certain malaise chez sa femme ou le personnel médical qui l'entouraient. Preuve sans doute que le GMI (un titre que l'on obtient à vie) reprenait la maîtrise, du moins un semblant de maîtrise. Personne n'en savait trop rien, en fait. D'ailleurs pouvait-on compter ne serait-ce que sur une seule certitude...

Le Grand jour était arrivé. Le compte à rebours allait prendre fin. C'était l'heure de vérité. Le professeur et son équipe s'étaient entourés de deux informaticiens, d'une autre équipe d'intervention en cas de panne sur le robot ou sur l'une des machines nécessaires à cette

intervention. Il fallait vite intervenir en cas d'imprévu, ne pas laisser du temps au temps, ne pas voir défiler de longues secondes, des minutes intenable sans pouvoir continuer le processus salvateur pour Hal. L'atmosphère était d'une sérénité en ébullition, d'un calme dont on sent bien qu'il contient la tempête qui s'annonce. Hal était d'ailleurs comme l'eau qui dort.

Tranquillement en alerte. «*Méfie*», lançait Louchet en mimant un accent marseillais qu'il n'avait en réalité jamais eu, lui le natif d'un petit village ardéchois situé à l'ouest du département, limitrophe de la Lozère. «*La machine peut brutalement faire des siennes même en pleine anesthésie. Il faut s'attendre à tout, surtout si elle se sent menacée*», insistait-il. Tout le monde la considérait plus comme un être vivant que comme un simple circuit complexe. «*Le match de la dernière chance va commencer* », lança une de ses collaboratrices avant l'entrée d'Hal dans le bloc. Puis un silence total se fit entendre. Psychologiquement plus bruyant que l'enfer d'un vacarme. Chacun savait ce qu'il devait faire. La concentration extrême ne laissait plus aucun regard se croiser. Ne laissait plus aucun mot s'échapper de corps tendus et déterminés.

«*À tout à l'heure mon chéri* », lui glissa tout simplement Hélène en lui donnant un baiser sur la bouche avant que son mari ne passât de l'autre côté. Là où la famille, les amis n'ont pas le droit de pénétrer. Pas le droit de franchir cette frontière marquée par ces portes automatiques et hermétiques qui sont les gardiennes de ce champ de bataille où parfois le moindre geste peut provoquer la mort ou sauver la vie. Elle espérait juste que leur fermeture ne signifiait pas la fin, la fin de son Hal. Elle se mit à prier, elle qui se sentait profondément agnostique. Mais qu'importe ! Toutes les forces même celles en lesquelles on n'avait jamais crues devaient être convoquées au chevet de son mari. Les forces du bien, pensait-elle, ne pouvaient être que de son côté. Et si elles détenaient une puissance surnaturelle c'était encore plus utile. Face à un tel ennemi, rien ne devait être négligé. «*Cette machine semble si forte. C'est le diable, le diable humain fabriqué par les humains. Terrassez-le Seigneur je vous en supplie...* »... «*Ne la laissez pas gouverner l'âme de mon Hal, l'âme que vous lui avait donnée...* » »S'il perd, vous perdez, nous perdons. Il meurt, nous mourons... Vous le savez bien, hein ! «*Aidez-nous...* »

Une essence humaine ?

On ne pouvait pas, bien évidemment, faire l'impasse sur la dimension métaphysique de cette lutte. Avec ou sans Dieu. L'humain était attaqué dans sa chair à travers cette menace mortelle qui planait comme une épée de Damoclès non pas au-dessus de la tête d'Hal mais bien dans l'intérieur de son crâne.

On pouvait dissenter à l'infini sur la nature humaine ou sur la non-nature humaine en tant qu'elle est capable des évolutions les plus paradoxales et qui semblent les plus contradictoires avec ce qui représenterait son essence première : sa peau, ses organes, ses os, ses veines, son sang. L'Homme n'est-il rien en soi ? N'est-il que ce qu'il devient comme si sa nature était justement de ne pas en avoir. Pouvait-il être fait de circuits, de machines intérieures, d'organes augmentées par la technologie sans qu'il ne disparaisse purement et simplement. Le nouvel Homme ou le Surhomme cher à Nietzsche, pouvait-il être ce type d'être hybride ou composé de mille structures différentes, d'acier informatique dans la peau. Ou la programmation artificielle de son être n'était-elle que le signe de sa fin ? L'avènement d'une forme d'une autre nature, d'une forme qu'on pouvait attacher historiquement à l'homme mais qui était presque en tout point étrangère à l'humain. Un Homme non-humain, est-ce possible ? Comme si la fin de l'Homme était la finalité de l'être humain lui-même. Deviens ce que tu n'es pas pour accomplir le devenir paradoxal de ton espèce.

C'était sans doute similaire à la réflexion sur la nature de la musique contemporaine. Elle était, par filiation issue de la musique classique mais comme étrangère à cette dernière. Trop divergente sans doute pour revendiquer une continuité entre elle et son origine dite historique. La musique atonale semble se déconnecter de tout le vaste et complexe univers de la musique classique plus que le prolonger par d'autres voies. Une bifurcation en forme de cassure irréparable.

L'homme « artificiel » effacerait peut-être cette lassante et absurde problématique du chaînon manquant pour devenir le chaînon divergent, le chaînon qui brise la chaîne, qui se dé-chaîne de ses origines.

« Mais on ne s'en fout pas un peu de tout ça, de toutes ces pensées. C'est ici et maintenant que tout se joue pour Hal et moi. Rien d'autre ne m'importe. Je veux qu'il vive, qu'il se débarrasse de cette merde. Voilà tout. Tout le reste n'a aucune importance à cette heure... », ressentait Hélène d'un bout à l'autre de son être.

L'opération de Hal et l'attente d'Hélène

Son mari venait d'être endormi. Peut-être pour la dernière fois. Ou peut-être pour une nouvelle vie. Une nouvelle vie car elle ne serait pas en tout point adéquate à celle précédant cet état cauchemardesque. *« Aucune guérison n'est un retour à l'innocence biologique »*, écrivait l'immense Georges Canguilhem.

Ce serait un nouveau Hal *« mais bon ! Mon Hal encore bien à moi... »*, concluait-elle au moment même où commençait l'opération.

Hélène n'avait pas été autorisée à assister à cette opération. Son émotivité, sa sensibilité, son amour pour Hal n'était bon ni pour elle ni pour l'équipe qui était en train de tenter une mission de sauvetage tout aussi complexe que celle dévolue aux ingénieurs de la Nasa pour sauver les astronautes de la mission Apollo 13.

Aucun bruit, aucun signe ne lui parvenaient. Marie, sa sœur, l'accompagnait. Elle ne voulait pas que ses parents viennent. Ne voulait pas leur faire subir une telle attente à deux pas du lieu décisif. La petite sœur jouait ainsi le rôle de grande sœur. Celle qui soutient, apaise, reconforte, conseille, détourne l'attention pour qu'elle puisse respirer un peu, fuir quelques secondes du drame sans auteur, sans texte qui était en train de se jouer. Une pièce sans entracte où personne n'applaudira à tout rompre si les choses tournent mal. C'est toujours savoureux de voir un public se lever, frapper avec force dans ses mains et lancer des bravos une fois que Médée a commis tous ses crimes sanglants jusqu'à tuer ses propres enfants pour se venger de son traître de mari, qui la répudie pour en épouser une autre alors que Médée elle-même avait trahi son père et tué son frère pour... Jason ! Standing ovation pour la défaite de toutes les vertus.

« Tu te souviens, lança Marie, quand on était toute petite et que tu m'offrais un petit cadeau pour ma fête, mon anniversaire, à Noël mais à Pâques aussi. Toujours quelque chose de différent. Ça me rendait heureuse à chaque fois. C'était trop bien... » Elle se serrèrent dans les bras l'une de l'autre. Un instant de répit pour Hélène. Court mais vital. *« Je vais aller te chercher un thé ma grande sœur. »*

Le robot tétanisé puis reprend l'opération

Dans le bloc, la tension était palpable, tous les regards concentrés et inquiets. Tout pourtant semblait se passer comme prévu. Le produit qui permettait de « tuer » les neurones d'Hal venait tout juste d'être injecté et tous les voyants, qui pouvaient indiquer la présence d'une activité cérébrale, passaient l'un après l'autre du vert au rouge. Jusqu'au dernier. Et la machine intérieure n'émettait plus rien depuis quelques secondes. C'était donc le moment. « *Messieurs, feu* », lança le professeur. Aucune emphase technique, c'était direct. Aussi direct que le premier coup de canon donné lors du Débarquement en Normandie des Alliés.

Le robot se mit en marche comme prévu puis s'arrêta brusquement comme tétanisé. Un « Ohhh ! » généralisé se fit alors entendre mais la réactivité des techniciens spécialisés permit de le remettre en marche, au bout de petites secondes qui apparurent comme une éternité à toute l'équipe. Au moment où ses pinces articulées saisirent le corps étranger la tension était telle que la fameuse complainte de Lamartine : « *Ô temps ! suspends ton vol* », semblait tout simplement se réaliser. Comme si le présent, là ici, ne voulait plus laisser sa place au futur, comme si les aiguilles des horloges avaient totalement fondu comme dans un tableau de Dali. Ce n'était pas seulement le souffle que l'on retenait mais bien la fuite du temps que l'on empêchait. Le robot lui poursuivait son travail ultraprécis. Sans état d'âme. Droit au but. Il le fallait. Sans ça, aucune chance de succès. La machine devait s'emparer de la machine. La machine devait battre la machine. Elle avait été conçue pour ça. Et aucune fraternité ne pouvait réunir ces deux machines. Elles étaient par essence étrangères l'une à l'autre.

La machine se réveille

À la grande surprise des neurologues – il savait pourtant que c'était une possibilité - le microprocesseur se réveilla. Comme si sa mise en sommeil avait alerté un processus de survie à l'intérieur de ses circuits ou comme si ses concepteurs avaient pu à distance enclencher sa réactivation. « *N'arrêtez rien, continuez* », lança Erick Louchet. Pas d'autre option. Pas de marche arrière. Pas de recul organisé et stratégique qui permet à une armée de se repositionner pour mieux se défendre et contre attaquer par la suite. Il fallait aller jusqu'au bout maintenant et prier. Prier ni Dieu, ni tous les saints. Ni toutes les forces du Bien. Prier tout le savoir-faire d'une équipe dont chaque membre était au sommet de son art-matière. Un savoir-faire plus fort que l'inconnu d'en face, doté lui d'une technologie sans doute faite de nouveautés insaisissables... Le robot poursuivait donc et la machine sembla vouloir rester agrippée à cette matière biologique dont elle se voulait indissociable.

Miracle ! La machine finit, au bout d'une longue minute, par lâcher prise et les pinces du robot réussirent enfin à la sortir du cerveau de Hal. Victoire ! Victoire ? Non pas encore car il fallait maintenant réenclencher le processus inverse. Restait le R de TER, le R comme Ressusciter ! Là heureusement, ce fut un succès sans accrocs. Les neurones et les synapses étaient de nouveau en activité. Une seule chose préoccupait maintenant les médecins : en résistant, la machine avait provoqué des dégâts dans une partie du cerveau d'Hal. Ils l'avaient envisagé et le professeur Louchet et son équipe étaient en train d'intervenir pour limiter la gravité de cette résistance néfaste.

Le maintenant fameux « petit bout de ferraille » a, lui, été récupéré par les services secrets regroupant la plupart des pays de l'Union européenne dont l'Ukraine et la Géorgie qui avaient fini par y entrer malgré l'opposition farouche d'une Russie qui, par la suite, avait elle-même

renversé l'ère stalino-poutinienne pour se fondre dans les démocraties du Continent et taper elle-même à la porte de la bannière aux étoiles jaunes. Il s'agissait maintenant de récupérer un maximum d'informations à partir de cette machine qui avait bien failli coûter la vie à Hal. Qui l'avait fabriquée ? De quoi était-elle composée ? Quelle technologie avait permis son invention ? Ces interrogations n'allaient malheureusement pas trouver de réponses certaines dans l'immédiat. D'autant plus que ses créateurs avaient, probablement à distance, endommagé leur machiavélique engin révolutionnaire.

Mais, plus tard, on apprendrait tout même les choses qui vont suivre. À l'annonce de la découverte de la supercherie, une équipe de spécialistes avaient stoppé pour un temps leurs activités. Des activités à la fois obscures (cachées à la face du monde) mais très claires quant à leur finalité. Ce regroupement d'experts dans différents domaines, qui s'étaient installés au sein d'un centre spatial chinois, planchaient sur un projet qui avait pour nom de code «Objectif Mars».

Il s'agissait, même si peu d'informations sûres avaient fuité, d'intégrer ces supercalculateurs à des astronautes qui s'envoleraient à destination de la planète rouge. Des hommes augmentés - forcément très allégés en matériel informatique et faisant un tout avec la machine - capables de calculer très rapidement toutes les options qui se présenteraient à eux. D'analyser une trajectoire spatiale, de faire face, avec une vélocité sans faille, au moindre incident technique ou d'un autre type. Ces sortes de cyborgs étaient censés pouvoir déterminer, à vitesse grand V, les composants essentiels d'un environnement pour prendre les décisions nécessaires à leur survie. Il était question aussi de réduire leur besoin en sommeil et de les rendre plus aptes à se maintenir constamment en activité, en éveil dynamique. D'être moins stressés et de contrôler mécanico-mentalement leur fonctionnement biologique et leur activité neuronale.

Après avoir nié et accusé l'Occident de révélations fallacieuses, des hauts-responsables chinois avaient fini par admettre, à demi-mots, la véracité de ces allégations. Sans donner trop de détails, en se cachant derrière le sempiternel secret défense. Ensuite plus aucun autre élément n'avait transpiré. Rideau. Rideau de fer !

Mis à part tout de même ce fait assez étrange : l'embauche de deux GMI au passé pour le moins douteux. Kartinpounov, qui avait été exclu de la FIDE en 2022 en raison de son soutien sans nuance à l'agression russe contre l'Ukraine. Lui-même d'origine ukrainienne, devenu russe après son mariage avec une moscovite, n'avait pas hésité à parler de «*chasse aux Nazis*» pour justifier l'attaque contre son propre pays d'origine. Il répétait, à la virgule prêt, les pires énormités de la propagande poutinienne pour justifier «*droit dans ses bottes*» l'entrée des chars russes dans le Donbass.

James Andrew, qui était recherché par les services fédéraux des États-Unis, pour avoir pris part à un complot visant à assassiner une femme politique démocrate très en vue (qui deviendra en 2032 présidente du pays le plus puissant au monde), d'origine taiwanaise par son père et d'origine mexicaine par sa mère. Un Grand-maître doté d'un grand talent pour résoudre des problèmes d'échecs mais qui ne brillait pas vraiment dans les grandes compétitions. À la différence de Kartinpounov, il n'avait jamais été un candidat sérieux au titre mondial. L'un et l'autre avaient, par la suite, disparu de la circulation.

On était en droit de se demander pourquoi avoir choisi le jeu d'échecs comme champ d'expérimentation. Les investigateurs avaient cru comprendre que les 64 cases étaient un lieu

propice à la prise de décisions face à de nouvelles données. Un cadre stable (l'échiquier, les règles, les pièces) avec des changements (nouvelle position à chaque coup) auxquels il fallait s'adapter. La machine implantée devait aussi ne pas être déstabilisée par le placement aléatoire des pièces (Chess 960) avant même que les joueurs ne s'installent devant l'échiquier. La compétition d'échecs réunissait, en un seul et même espace, le laboratoire aseptisé d'un lieu protégé (silence, séparation entre les joueurs et le public) et la confrontation directe, le combat sans merci, l'imprévu, le contact avec un vrai monde extérieur, loin d'une expérience sous vide. Cette ambiance feutrée et sans menace vitale, combinée avec le danger lié à l'erreur fatale, l'épée de Damoclès de la défaite, étaient sans doute un test idéal pour les maîtres d'œuvre du projet «Objectif Mars».

Dans une interview, donnée au quotidien Libération, un spécialiste avait tout simplement expliqué que *«c'était risquer la mort sans risquer de mourir. Une tension intense face à un danger qui ne vous mettait pas en danger. 'Il n'y a pas de sport plus violent que les échecs' répétait à l'envi Garry Kasparov. Pourtant, le risque de mourir d'un mauvais coup est mille fois plus important sur un ring de boxe que devant un échiquier ; même si les mauvais coups – comme faire une gaffe – sont paradoxalement plus fréquents aux échecs.»*

Ils pouvaient faire confiance à Hal car s'il dévoilait la raison de sa maîtrise absolue du jeu, il se détronerait en même temps. C'est pourtant, par la force des choses, ce qui est arrivé. Ils avaient les moyens de désactiver la machine à distance au moment où Hal (ou eux) aurait décidé de mettre fin à sa carrière. Hal n'aurait même pas eu besoin de contacter ceux avec qui il n'avait aucun moyen direct de communiquer. Il ne savait pour ainsi dire rien d'eux comme du lieu exact de son opération. Tout lui avait été dissimulé. Il lui aurait suffi de faire une déclaration publique annonçant sa retraite. Ce qui ne leur aurait, de toute évidence, pas échappé. Il ne l'avait pas expliqué aux enquêteurs car il ne se souvenait pas de ce détail d'une importance cruciale si tout avait fonctionné comme prévu. La machine, devenue insaisissable, avait peut-être ôté, de la mémoire du GMI, ce stratagème qui aurait rendu inoffensif l'appareil diabolique. Pendant qu'il en était encore temps...

Mais, comme on le sait, rien ne s'est passé comme prévu. Ils ont, sans doute, perdu le contrôle de leur propre engin miniature qui - et c'est l'hypothèse la plus plausible - est devenu autonome sans même avoir conscience de son autonomie. Quel pire anthropomorphisme que de prêter un «Je veux» à un artefact. Le principe de survie introduit dans ses circuits l'avait poussé à considérer toute action extérieure comme suspecte, grâce à sa puissance de calcul. C'est à partir de là que tout s'est emballé. Qu'il avait perdu tout sens de la mesure (enfin d'un point de vue humain) et commencé à réduire de plus en plus la volonté d'Hal pour avoir le contrôle absolu de son être et repousser toute forme de danger pour lui. C'était simplement une nécessité logique, encore une fois rien à voir avec une conscience métallique. Si vous inculquez à une machine un principe de survie comme principe fondamental, alors si pour survivre il faut qu'elle vous tue, elle vous tuera. Mais elle n'aura pas pris le pouvoir sur vous. Elle aura juste suivi à la lettre ce que vous lui avez ordonné de suivre comme une règle absolue. Si elle vous épargne, en revanche, c'est là que, paradoxalement, elle devient dangereuse. Rien ne semblait pouvoir l'empêcher d'aller au bout de cette logique avec Hal pour stopper sa désactivation. Là aussi on connaît la suite et l'exploit du professeur Louchet et de son équipe. Sans cela, que serait-il advenu ? Elle aurait anéanti la liberté du GMI. Non pas pris la place de sa conscience mais plutôt téléguidé ses actes, ou certains de ses actes la concernant. Difficile de concevoir ce que Hal serait alors devenu. Comment les choses se seraient passées. Il aurait fallu en faire

l'expérience pour savoir. Heureusement pour Hal et son entourage, elle n'a pas eu lieu...

Toutes ces explications sont vraisemblables mais rien ne permet d'en assurer la certitude absolue. Elles ont été construites à partir d'éléments disparates. Elles forment un tout cohérent. Dans un sens, elles sont alors vraies.

Le réveil de Hal

Quand Hélène vit le professeur arriver dans la salle d'attente, elle resta figée, ne sentant plus que son cœur battre à tout rompre sous sa poitrine. Elle ne put sortir le moindre mot de sa bouche attendant que Louchet bouge ses lèvres auxquelles elle était suspendue. Les quelques secondes avant ses premiers mots s'étirèrent à l'infini, un peu comme la sentence d'un tribunal quand les membres du jury reprennent leur place et s'apprête à prononcer le verdict. Le visage du professeur était plutôt serein sans être vraiment soulagé : *«Hal a survécu. Nous lui avons enlevé cette satanée machine. Son cerveau a subi des dommages mais nous pensons que ce n'est pas trop grave. Il se réveillera dans... »* Elle n'entendit pas la fin de la phrase en tombant dans les pommes. Heureusement sa sœur Marie put la retenir dans sa chute et éviter qu'elle ne se cogne la tête contre le sol. Quand Hélène reprit conscience, elle se trouvait aux côtés de sa petite sœur et de l'éminent neurologue qui lui tendait un petit verre d'eau.

«Vous vous êtes évanouie.»

- Hal va bien ?

- Il va bientôt se réveiller. Nous ne pouvons pas encore nous prononcer sur son état mais une chose est sûre, il est en vie et le corps étranger dans sa boîte crânienne a été expulsé.

- Je peux le voir

- Pas encore. Un peu de patience et vous pourrez sans doute bientôt aller lui parler.

- Il va me reconnaître ? Lança-t-elle inquiète

- Il n'y a pas de raison que ce ne soit pas le cas

Elle sourit. C'est bien ces mots-là qu'Hélène voulait entendre.

Quelques heures plus tard, les deux sœurs furent autorisées à rentrer dans la chambre de celui qui venait de subir l'intervention miracle. Tout était calme. Un calme dont on espère qu'il ne va pas brutalement prendre fin. Un apaisement que l'on voudrait voir se prolonger à l'infini. Hal se réveillait tout doucement. Son épouse, deux membres de l'équipe du professeur et Marie étaient là. Sans un bruit, ils attendaient que le patient ouvre un œil, puis deux. Et prononce quelques mots. Des mots rassurants. Des mots simples qui sonneraient comme un nouvel élan vital. Une nouvelle vie heureuse. Dans une période cruelle, les choses les plus simples de l'existence prennent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Et il fallait remettre en mouvement toute la gamme chromatique dans la vie d'Hal et d'Hélène pour qu'ils puissent enfin revoir la vie en rose.

« Tout le monde va bien ? », lança Hal à la grande surprise de ses interlocuteurs et juste avant d'ouvrir tout doucement ses paupières. Une telle entrée en scène ne pouvait que rendre joyeuse Hélène : *« Oui nous allons bien, dit-elle en retenant ses sanglots, et toi mon chéri comment te sens-tu ? »*

- Bien je crois. Je me sens un peu bizarre mais je pense que je ne vais pas trop mal... On va bientôt m'opérer ? »

- « C'est terminé monsieur Natchwey. On a retiré l'intrus de votre cerveau », lui révéla Ophélie, l'une des collaboratrices du professeur.

Les larmes d'Hal

« *Mon Dieu, mon Dieu,...* », s'exclama en douceur Hal qui se mit à pleurer par secousses. Des sanglots de joie perlaient sur le visage d'Hélène. De sa sœur aussi. Les yeux des deux neurobiologistes devenaient rouges. Plus un mot ne semblait pouvoir sortir du corps des deux sœurs. Deux corps pris dans une telle émotion qu'il leur était impossible de formuler par le langage courant, la puissance de ce qu'elles ressentaient. Il leur fallut bien une minute – une minute de silence de vie – pour enfin pouvoir dire quelque chose. « *Oui mon chéri, ils ont réussi...* »

-« *C'est génial, c'est génial, je me sens fatigué mais bien. Bien, bien...* »

- *On va vous laisser vous reposer monsieur Natchwey.*

Hélène embrassa tout doucement son époux sur le front en prenant délicatement la tête de Hal entre ses deux mains et lui glissant à l'oreille un «à tout de suite mon chéri »

- *À tout de suite ma chérie*

Ils sortirent de la chambre d'hôpital. Une chambre qui était gardé par deux hommes armés, par précaution. Il ne fallait pas que les concepteurs de la machine puissent tenter quoi que ce soit. Il ne fallait pas non plus qu'un journaliste mis au courant de l'opération, par la bande selon l'expression consacrée, ne puisse s'introduire et prendre une photo ou tenter de parler à Hal. Il n'y a jamais de précaution inutile. Même si cette histoire, sortant vraiment de l'ordinaire, avait fini par ne plus faire l'actualité. D'autres événements avaient largement pris le dessus comme la mort d'Elon Musk et des membres de son équipage dans une tentative de se diriger vers Mars afin d'y préparer une colonisation future de cette planète du système solaire.

Des traces de ferraille

« *Monsieur Natchwey, les scanners et l'IRM ont dévoilé la présence d'une mystérieuse matière, sans doute des morceaux, disons des débris de la machine qu'on a enlevé de votre cerveau. Ils sont microscopiques et, apparemment, ils ne causent aucune liaison sur...* »

- *Cela peut avoir des conséquences graves professeur ?* interrompit Hélène, qui écoutait Erick Louchet faire le point post-opératoire en compagnie de son mari qui se remettait assez vite de l'intervention chirurgicale.

- *J'allais y venir. C'est compliqué de savoir ce qu'il va se passer à terme mais ce que l'on peut dire c'est que, pour l'heure, le corps réagit très bien. Il n'élimine pas ce qui lui est étranger, il l'assimile sans le détruire. C'est très curieux. Comme si le minéral se fondait dans le biologique, l'inorganique et inversement. J'avoue que c'est fascinant. Oui très anti-intuitif. Un mélange harmonieux des genres antinomiques. Un devenir minéral de la bio comme aurait pu écrire Deleuze et Guattari. Et ça ne se passe pas que dans le cerveau car ces microscopiques éléments se retrouvent dans d'autres parties du corps. Et le même phénomène étrange a lieu dans ces autres zones. Vous aimez bien nous réserver de belles surprises monsieur Natchwey. Comme si vous jouiez un coup inattendu, contraire aux règles mais gagnant. Je suis fasciné, vraiment fasciné...* »

Ni Hal, ni Hélène n'arrivaient à ajouter quelque chose. Ils tentaient d'assimiler l'explication du professeur, de les mettre en perspective et de savoir si la vie de Hal allait être maintenant un peu plus tranquille, plus dans les rails d'une vie simple qui se prolonge dans une certaine quiétude. Mais ils comprirent très vite que ce n'était pas vraiment ce qui les attendait. Que l'imprévu, l'aventure allaient se poursuivre. Ils espéraient juste que c'était cette fois-ci pour le

meilleur et non plus pour le pire. Ils l'avaient déjà vécu ce pire. « *Basta* », se disait Hélène au fond d'elle.

Le retour à la maison

Après quelques semaines d'hospitalisation, Hélène et Hal purent enfin repartir chez eux. Retrouver leur foyer, leur douce maison dans laquelle il n'avait pas vécu que des moments heureux. Loin de là. Mais l'espoir était là. Sans doute l'espérance contient-elle ce défaut majeur, intrinsèque qui consiste à préparer le terrain aux pires déconvenues. Mais comment faire ? Faut-il alors ne rien espérer pour ne pas, en même temps, craindre la désillusion ? Peut-on d'ailleurs attendre de manière neutre et indifférente l'avenir ? Non c'est impossible à moins d'être une sorte de sage, de ridicule sage qui, perché au sommet de sa colline déserte, a trouvé la paix dans l'âme. Ou plutôt la mort dans l'âme. Et qui crie, hurle à qui veut bien l'entendre (sans doute quelques animaux du coin qui daigneront à peine lever la tête) : « *Enfin, un encéphalogramme plat !* » Il l'avait tant espéré.

Hal et Hélène désiraient plus que tout que l'existence se transforme maintenant en une sorte de havre de paix pour eux. Dans ce monde. Ici et maintenant et pas dans cette chimère d'un ailleurs toujours plus vert, plus beau, plus humain. Un bonheur terrestre, pas un paradis céleste.

La transformation de Hal

Au bout de quelques jours, l'épouse avait envoyé ce mail au professeur. Elle devait le tenir au courant de la situation avant que Hal ne revienne pour sa première visite de contrôle prévue dans quelques semaines : « *Hal est un peu bizarre. Quelque chose change en lui, je trouve. Rien de négatif ou de très gênant. Rien d'inquiétant non plus. C'est une expérience étrange mais pleine de vitalité. J'ai l'impression, moi aussi, de me transformer quelque peu. C'est difficile à décrire, M. Louchet. Difficile à décrire mais je ressens une forme de vitalité qui s'installe, nous entraîne dans une sorte de tourbillon lent, apaisant et en même temps féroce et rapide. Vous allez penser que je délire ou que je commence à devenir folle. Je ne le crois pas du tout et cette expérience est fabuleuse, en fait. Je ne saurais vous en écrire plus pour décrire ce que je vis, on vit, Hal vit. Venez peut-être passer quelques jours avec nous, même si je sais que vous n'avez pas beaucoup de temps pour vous. Mais ça nous ferait plaisir. On vous doit beaucoup, on vous aime. Votre dévouée Hélène.* »

Le nouvel Hal sentait en lui une sorte de graine de folie. Une nouvelle traversée intérieure. Comme quelque chose qui secouait son ventre. Le secouait avec une douceur indescriptible. Il ne connaissait pas de mot qui pouvait décrire précisément cette sensation. Elle lui était étrangère mais devenait familière. « *Je me sens bien, j'ai envie de sourire, de marcher en levant la tête vers le ciel. Parcourir les nuages blancs mais aussi ce ciel étoilé. Ce ciel étoilé au-dessus de ma tête* », racontait-il à Hélène. Tout son corps, tout son être en somme, était comme tranquillement ébranlé jusqu'à sa peau qui était la dernière limite de cette impression tenace. Pas une borne fixe mais bien le lieu où cette perception continuait à se diffuser. « *C'est moi, c'est bien moi-même et en même temps ce n'est plus moi. C'est agréablement étrange. Ni le jour, ni la nuit ; ni la nuit, ni le jour. Mes contraires se mélangent, je suis comme à l'aube d'un crépuscule. Tout se couche et tout se lève.* » Hélène le regardait avec un air à la fois presque inquiet, interrogateur et en même temps fasciné par ce qui prenait forme devant elle.

Ce moment intense n'avait plus rien à voir avec la lutte à mort entre lui et ce terrible bout de ferraille. C'était comme une construction qui développait une nouvelle architecture de son être.

La matière biologique et les quelques micros-morceaux de matière autre s'interpénétraient mais sans lutte acharnée pour accaparer le pouvoir, pour prendre le contrôle. L'autre totalement autre, absolument différence avec un « a » comme l'écrit Derrida - qui marque la différence irréductible - paraissait donner une nouvelle puissance à son être.

Ce n'était pas de l'ordre d'une force physique ou de la force mentale mais autre chose. Un nouveau chemin intérieur. Une errance indéterminée. Pas une trajectoire balisée mais un sentier en friche dont la direction n'est prédéterminée nulle part. N'est indiquée sur aucune carte. Une aventure sans coordonnées initiales.

C'était un peu comme s'il écoutait pour la première fois une œuvre musicale atonale. Il était étonné, un peu dérangé, cherchant des repères encore trop liés à un plan tonal. Mais aussi joyeusement surpris comme si des barreaux se fendaient dans une prison qui lui était invisible jusqu'alors. Mais cette musique sans mélodie n'était pas pour lui un élément du décor dont les sons, venant de l'extérieur, tambourineraient ses neurones. Non tout se passait en lui, dans lui, sur lui. Dans son être, de la surface de sa peau à la profondeur de ses organes, tout était ébranlé en toute quiétude. Un bouleversement intense et serein. Les murs tombaient sans écraser quoi que ce soit mais en libérant. En libérant de nouveaux espaces, en activant des perceptions bizarres sans être dérangeantes. *«Ce que je ressens est vide de mots»*, se disait-il au fond de lui-même. *«Au commencement ne fut pas le verbe mais bien autre chose. Pas vrai Hélène ?»*.
- *Tu contredis l'évangile Hal ?*, lui répondit son épouse d'un air amusé.

- *Oui et alors ? Je suis Hal, Hal le champion... Ah ben non ! Plus du tout en fait. Mais il vous emmerde quand même !*

Il se mirent à rire. D'un rire joyeux. Oui ce rire qui n'est ni un sourire, ni un rire aux éclats mais qui est engendré par un instant de bonheur absolu. Plus rien en dehors de la force de leurs liens, de leur histoire mouvementée qui n'avait pas eu raison de leur amour, de cette victoire de la vie sur la destruction, n'avaient d'existence, de présence à ce moment-là.

Si vivre le moment présent a un sens il est sénéquement là et pas ailleurs. Cet instant disparaît sans doute aussi vite que l'empreinte d'un éclair dans le ciel. Mais qu'importe ! Notre éternité à nous c'est ce qui passe, et c'est ce qui tend à ne plus être. Mais en même temps, c'est ce qui ne pourra plus jamais ne pas avoir été.

Sa mémoire du passé continuait à être productive. Les nouvelles traces que lui avait imposé la machine se combinaient maintenant avec les anciens souvenirs. Une sorte de symbiose, de combinaison aléatoire qui l'engageait dans une relecture douce et intempestive de son enfance. Tout n'était remis en cause. Loin de là. Il n'aurait, de toute façon, pas pu tenir la barre si le chamboulement avait été radical à tous les étages. L'instabilité n'apporte pas grand-chose quand elle est constante. Par petites touches, elle peut transformer joyeusement.

Intégrer les impressions récentes à celles bien plus vieilles, comme deux rivières qui se rencontrent et tracent un nouveau lit au fur et à mesure du chemin. C'était ça le secret qui permettait l'avènement d'un équilibre nouveau. Et dynamique car jamais définitivement agencé.

De nouvelles images de son père apparaissait. Comme s'il tissait une nouvelle relation avec son défunt géniteur. Cela lui plaisait. Lui tirait quelques larmes nostalgiques. Comme si son papa revivait sous ses yeux. Tout en n'étant plus là depuis des dizaines d'années.

Hal et Hélène refaisaient l'amour. Pas comme avant. Pas comme avant l'opération. Mais pas comme avant avant non plus. Il y avait plus de créativité. Plus de lenteur. Plus de caresses. De patience. Ils dévoraient affectueusement chaque centimètre de la peau de l'autre. Ils s'en amusaient de ces joyeux entrelacements raffinés. Pas de paroles, juste des sourires. Des rires. Les expressions de leur visage semblaient comme illuminées par cette nouvelle rencontre en profondeur de leur épiderme. Ils se fondaient presque l'un dans l'autre. Comme si l'un devenait l'autre, comme si l'autre devenait l'un.

Une sorte de feu d'artifice. Mais un feu d'artifice que l'on perçoit à longue distance et dont les détonations étouffées rendent encore plus flamboyantes les mille couleurs qui s'évadent dans le ciel avant de s'éteindre brutalement tout en douceur.

Ils choisissaient leurs moments. Quand ils avaient du temps devant eux. Le monde extérieur, les réalités sociales devaient s'éteindre pour que s'allume leur embrasement feutré. Plus rien d'autre alors ne comptait.

Hal avait aussi renoué avec la nature du rêve. Enfin presque. C'était bien le retour du chaos, de l'irrationnel, d'une succession d'images sans liens apparents. D'un défilé désordonné et absurde de fantômes du passé et du présent, d'images furtives et tenaces. Mais il n'était plus seul. Plus seul ? Oui, une sorte de main invisible l'entraînait dans le tourbillon de ses images oniriques débridées. Il était comme envoûté. Comme si son propre subconscient s'était détaché de lui. Il se laissait guider par cet autre lui-même tout en ayant aussi l'impression d'avoir les choses en main. Oui, il prenait la main et perdait la main dans un même mouvement sans direction donnée.

Il avait fini par s'y habituer. À tel point que revenir à des rêves pleinement classiques lui aurait paru encore plus étrange que ce qu'il vivait maintenant en plein sommeil. La nouveauté était devenue la norme, la nouvelle norme. Une norme établie qui avait chassé l'ancienne architecture où un seul point de vue, si surréaliste fût-il, régnait en maître sur un royaume sans loi. Là il était le sujet et l'objet de son rêve. Il rêvait tout en étant rêvé. C'était diaboliquement fascinant. Le matin, il ne se rappelait que de morceaux épars et dilués de ses songes mais très bien de cette dichotomie. Comme un écho de cet égo dichotomique. Plus de rêve sans être deux...

« *Votre rêve s'est bien passé mes chéries* », s'amusait Hélène à qui il avait tout expliqué.

- *Oui nous avons bien voyagé, nous te remercions*, répondait son époux en lui donnant un bisou sur le front. En toute sérénité...

Hal restait parfois de longues heures assis avec ses pupilles et sa tête qui bougeaient parfois d'un côté, puis de l'autre, de bas en haut comme s'il cherchait à saisir quelque chose qui l'amusait, l'enchantait et maintenait en éveil son attention sur ce nouveau lui-même. Il avait l'impression d'un crépuscule qui s'éclairait comme l'aube. Son être social, les mondanités de la vie en société se situaient à mille lieux de ce qu'il vivait. Il partageait avec Hélène ces moments sublimes qu'aucun être humain n'a dû vivre avant lui.

Hal sentait bouillir son sang comme jamais dans ses veines. Un sang qui lui semblait circuler à grande vitesse, puis ralentir, reprendre un bon rythme. Un fort désir de vivre s'emparait de lui. Un besoin de sentir, d'être au monde comme s'il venait de naître avec une conscience vieille de

dizaines d'années.

Sentir l'odeur d'une fleur, prendre Hélène dans ses bras, savourer un bon petit rhum de Guyane avec un sirop de canne roux, tout cela revenait à découvrir de nouvelles terres vierges que l'on a pourtant déjà parcourues maintes fois. De nouveaux yeux transforment le paysage.

Les paysages. Oui les paysages. Il voyait cette lointaine colline comme des plis remplis de sous-plis. Comme si elle pouvait se déplier pour laisser apparaître de nouvelles formes, de nouveaux visages. Métamorphoses. Joyeuses métamorphoses. Hal avait l'impression de nager dans les formes de ce petit mont étalé. De se mouvoir dans ses creux, de s'élancer dans ses pics. Comme si située à des kilomètres, elle était là. À portée de main. Et malléable à souhaits...

Hélène aussi et fin

La transformation douce d'Hal se prolongeait dans Hélène. Elle était, elle aussi, comme emportée dans ce tourbillon, dans cette tornade où soufflaient des vents modérés ponctués de puissantes rafales existentielles.

Ils ne parlaient pas vraiment de ces nouvelles sensations, ces changements. Ils les vivaient et les regards qu'ils s'échangeaient suffisaient à leur faire comprendre que ce devenir était partagé. Pas besoin de faire le point. Ils traçaient des lignes de fuite communes. Ils parlaient une langue qui se soustrait à toute logique cartésienne. Que la raison, le logos dans toute sa puissance ne pouvaient analyser, décortiquer pour mieux en saisir les articulations. Ils étaient ailleurs. Heureux de partager ces moments inexplicablement beaux et vitaux !

Ils décidèrent au bout de quelques mois d'écrire un livre pour tenter de raconter tout ça. De l'expérience chinoise, du moins ce qu'il en restait chez Hal (des traces si peu précises qu'on pouvait se demander quels étaient leur rapport aux vrais événements) à cette métamorphose d'Hal et d'Hélène. En passant bien évidemment par les moments profondément difficiles. Cette mer démontée traversée à deux dans une seule et même barque ou vogue la galère. Ce livre aurait pour titre un titre en français : «Machine Hal».

- *C'est un bon titre non Hal ?*

- *Oui Hélène ! Il nous faut une machine à écrire. Je ne supporte plus les ordinateurs. Et un bon cigare aussi, ça me rappellera un peu Orson wells.*

- *Mais tu ne fumes pas Hal !* rétorqua-t-elle dans un petit éclat de rire.

- *Oui ma chérie. Mais je suis Hal, le nouveau Hal, le nouveau Hal Natchwey, l'époux d'Hélène. L'époux d'Hélène Natchwey. Et il... t'aime !*

La fragilité du bonheur, c'est que n'importe quel malheur peut y mettre fin sur le champ. Au contraire du malheur, le vrai, qu'aucun bonheur potentiel ne peut atténuer ne serait-ce que d'un iota.

Mais de tout ça, ils s'en foutent. Ils se sentent bien. Heureux. Pas seulement en devenir, mais le devenir lui-même.